



PHOTO: LE SOLEIL, YAN DOUBLET

LES SÉRÉNADES DE JEAN-MICHEL BLAIS

SPECTACLES

*Boucar
Diouf*

DILATER
LA RATE,
TOUCHER
LE COEUR...

MUSIQUE

*Trois Quatre et
l'Orchestre pop de
Trois-Rivières*

LA FORMULE
D'UN MARIAGE
HEUREUX

CRITIQUE

*Crépuscule
pour un tueur*

FASCINANT
ASSASSIN

Serie
PAYSAGES
MUSICAUX
MUSIQUE DE CHAMBRE
OPÉRA | RÉCITAL

CHARLES RICHARD-HAMELIN ET MARIE BÉGIN

Dimanche 19 mars 2023 à 15 h
Salle Anaïs-Allard-Rousseau

Musiciens parmi les plus célèbres de leur génération, Charles Richard-Hamelin et Marie Bégin partagent avec le public leur joie de faire de la musique, mariant avec bonheur lyrisme, virtuosité et expression musicale.

Marie Bégin | violon et Charles Richard-Hamelin | piano

Achat de billets
ostr.ca | 819 380-9797

TRÈS
Trois-Rivières



ostr

LES SÉRÉNADES DE JEAN-MICHEL BLAIS

Le pianiste
nicolétain
présente un
nouvel album



FRANÇOIS HOUDE
francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

Le pianiste Jean-Michel Blais ne fait que rarement les choses comme les autres. Parce qu'il n'est pas les autres et demeure fidèle à sa personnalité reste un phare qui guide autant ses pas dans la vie que ses doigts sur le clavier. Le musicien présente un nouvel album intitulé *Sérénades*.

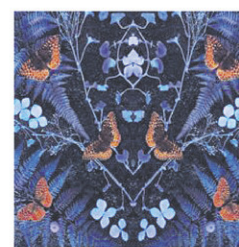
Il suit d'un an la sortie du précédent: *Aubades*, présentement en nomination au titre de meilleur album instrumental dans le cadre des Prix Juno 2023. *Aubades* et *Sérénades* sont intimement liés. Par leur titre, déjà: alors qu'une aubade est un concert donné à l'aube sous la fenêtre d'un être aimé, la sérénade est l'équivalent mais offert à la nuit tombée. Changement d'atmosphère.

Pour le second opus de cette espèce de tandem, le Nicolétain d'origine a choisi cinq pièces d'*Aubades* son premier album orchestral en carrière et les interprète au seul piano. Autre lumière. Trois pièces inédites, sous la même forme, complètent *Sérénades*.

Ainsi présenté, le projet peut paraître banal. Il ne l'est pas. Peu d'initiatives de ce musicien singulier le sont. Voici comment il explique cette création. «Quand j'ai écrit *Aubades* qui présentait mes toutes premières compositions orchestrales, j'ai trouvé difficile d'abandonner le piano solo. Par la suite, j'ai constaté qu'en reprenant les pièces au piano, ça leur donnait une toute nouvelle personnalité.»

«En solo, les pièces relèvent de l'onirisme, de la confiance intime alors qu'*Aubades* célébrait le plaisir festif de la réunion. Ce sont deux facettes intéressantes d'une même idée. En travaillant la réduction de l'orchestre, je visais à ramener les pièces à l'essentiel.»

Il a joué le contraste, optant logiquement pour les pièces les plus lourdement orchestrées. C'est



SÉRÉNADES

Sortie de l'album:
mars 2023

Constamment habité par le besoin de créer, le pianiste nicolétain Jean-Michel Blais présente un nouvel album, *Sérénades*, étroitement lié à son précédent sorti il y a un an à peine. - PHO-
TO JOHN LONDONO.

assurément le cas avec *Ouessant* alors que pour *Murmures* il parle plutôt d'une reprise libre qui entraîne la pièce où on ne l'imaginait pas. *Amour* offre également un beau contraste alors que la version originale était «... un tapis de piano sur lequel les instruments venaient se répondre», explique l'artiste avec sa verve fleurie.

«Dans *Ouessant*, la ligne mélodique originale était offerte par un instrument de l'orchestre. Quand on connaît cette version et qu'on entend la nouvelle, on attend forcément l'orchestre qui ne vient jamais. Cette absence-là crée plus de tension que le plus dissonant des accords. C'est très puissant.»

«Les gens pourront comparer les pièces originales avec les nouvelles versions, essayer de deviner ce que j'ai bien pu imaginer avec telle ou telle pièce.» Jean-Michel Blais s'en amuse, pourtant, son nouvel album revêt une couche de mélancolie dont il est bien conscient. En contraste avec l'approche enjouée d'*Aubades*. Comme quoi une pièce, une chanson, se nourrit de ses propres contrastes.

BERLIN

Il y a belle lurette que Jean-Michel Blais court le monde pour rattraper sa musique. Il a ses destinations de prédilection. Berlin, notamment, où sa vie s'est considérablement attardée. Il a choisi d'enregistrer dans un studio qu'il affectionnait tout particulièrement, le Vox-Ton. Il l'a fait comme un hommage puisque promis à la démolition au moment d'y faire la prise de son, le lieu n'existe plus.

«C'est certain que l'environnement dans lequel je joue influence ma musique. En musique classique, on tend à respecter au plus près les intentions du compositeur, ce qui est une belle école de pensée. J'avoue cependant que je n'arrive pas à travailler comme ça; je suis en communion avec mon environnement immédiat quand je joue.»

Il propose une image, encore éloquente. «Dans une salle d'exposition en arts visuels, on a souvent des murs blancs pour mettre les œuvres en relief. Si j'exposais, moi, je le ferais dehors dans la ruelle derrière chez moi. La vie, la présence du monde donnerait une dimension supplémentaire aux œuvres. Enregistrer à l'étranger dans ce studio qui allait fermer a été une expérience unique qui a donné un ton particulier à la musique.»

Alors qu'en studio il explorait les teintes insoupçonnées de ses pièces recueillis, sur scène, il continuait de les présenter dans leur version orchestrale. Approches contradictoires? Peut-être pas. «Des pièces, c'est comme des plantes: il faut les entretenir, propose-t-il comme explication. Quand on les abandonne, elles se figent, se robotisent. Je cherche à les garder vivantes. Par exemple, je finis encore souvent mes

concerts avec une pièce de *Il*, mon premier album. Je n'ai pas fini de les explorer, d'en chercher l'essence.»

LA CHUTE

Le pianiste ne manque jamais d'anecdotes qui sont aussi de la matière première. «Un musicien peut faire de la musique avec n'importe quoi», soutient-il avec conviction. Au cours de la dernière année, lors d'une tournée, il a fait une chute dans un escalier qui lui a esquiné le bras droit. Il aurait pu, dû selon son médecin, arrêter de jouer. Il a choisi une autre option: favoriser sa main gauche. Au point de composer une pièce, *La Chute*, qui se nourrit du travail de sa seule main complètement valide et de sa frustration devant le bête accident. Ça rappelle Maurice Ravel qui avait composé une pièce exclusivement pour la main gauche pour un ami qui avait sacrifié son bras droit lors de la Première Guerre mondiale.

Exercice de style que cette pièce? Peut-être pas. C'est aussi sa façon bien personnelle d'ajouter une

«Quand j'ai écrit *Aubades* qui présentait mes toutes premières compositions orchestrales, j'ai trouvé difficile d'abandonner le piano solo. Par la suite, j'ai constaté qu'en reprenant les pièces au piano, ça leur donnait une toute nouvelle personnalité.»

couche de sens à la troisième page de *Sérénades*. Comme la signature d'un artiste pour qui chaque parcelle d'existence est une invitation à créer.

Au moment où est lancé *Sérénades*, le premier de ses albums à n'avoir d'existence que numérique (sur toutes les principales plateformes, quand même), Jean-Michel Blais continue de fréquenter *Aubades* sur scène, en ignorant le sens du mot frontière. Début juin, il ira humer le vent du Pacifique avec des arrêts à Vancouver, Seattle, Portland, San Francisco et Los Angeles. Au cours de l'été, il n'aimerait rien mieux que de s'immerger dans la programmation de divers festivals au Québec. Pour l'automne, son regard lorgne franc est, vers l'Europe.

Entretiens, il songe déjà à un prochain album qui puisse l'emmener là où il n'est encore jamais allé. «Je suis un créateur», plaide-t-il, comme si on ne le savait pas.

LALISTE

5 chansons de Muse pour souligner son passage à Québec

1 *I BELONG TO YOU (+ MON CŒUR S'OUVRE À TA VOIX)* (2009)

Puisque Muse joue à Québec en fin de semaine, le groupe aura peut-être envie d'interpréter cette chanson bilingue pour son public francophone. Au milieu de grandes envolées lyriques, du piano, de la clarinette basse et du saxophone, le chanteur s'approprie un extrait de l'opéra *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns. VALÉRIE MARCOUX

2 *SUPERMASSIVE BLACK HOLE* (2006)

L'influence de Prince est forte sur ce morceau *dance-rock* plein de groove! Avant même d'entendre la voix délicieusement haute de Matt Bellamy, on est happé par ses irrésistibles *riffs* de guitare croustillants qui nous entraînent dans cet ovni musical sombre et excitant. VALÉRIE MARCOUX

3 *MADNESS* (2012)

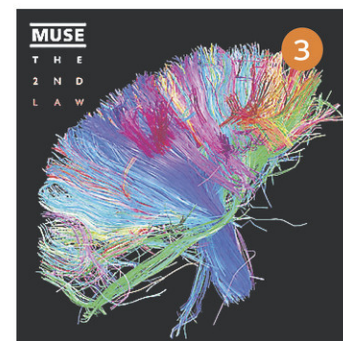
Avec son rythme tout particulier, *Madness* a fait jaser lors de sa sortie, il y a maintenant un peu plus de dix ans. On peut cependant affirmer qu'après avoir récolté plus de 267 millions d'écoutes sur Spotify, cette chanson figurant sur l'album *The 2nd Law* a fait sa place parmi les classiques de Muse. LÉA HARVEY

4 *UPRISING* (2009)

Le chanteur Matt Bellamy a raconté avoir été inspiré par des manifestations, notamment en marge du sommet du G20, pour écrire cette chanson tirée de l'album *The Resistance*. Depuis, Muse continue de fouetter les troupes en concerts avec cet hymne d'aréna *glam rock*. GENEVIÈVE BOUCHARD

5 *GHOSTS (HOW CAN I MOVE ON)* (2022)

Muse et Mylène Farmer en duo? Oui, le groupe britannique a surpris ses fans, en décembre dernier, avec une nouvelle version de son récent morceau, *Ghosts (How Can I Move On)*. La voix de la chanteuse s'harmonise à celle de Matthew Bellamy sur des airs de piano mélancoliques. LÉA HARVEY





BOUCAR DIOUF

DILATER LA RATE, TOUCHER LE COEUR ET PEUT-ÊTRE REJOINDRE L'ESPRIT



JACINTHE LAFRANCE
jacinthe.lafrance@lenouvelliste.qc.ca

Un parfum de printemps se faisait sentir à l'extérieur du bungalow, alors que Boucar Diouf profitait du grand air tout en répondant à nos questions au bout du fil. Son spectacle *Nomo Sapiens* est présenté depuis quelques semaines un peu partout au Québec. Il le sera également dans diverses salles de Trois-Rivières et de Shawinigan au cours des

prochains mois alors que les deux premières représentations de son spectacle en Mauricie affichent déjà complet. Entretien avec un artiste qui veut faire rire, mais aussi remplir le cœur.

Q Ça fait environ un mois que tu tournes avec le spectacle *Nomo Sapiens*. Est-ce que la théorie de l'évolution des espèces fonctionne bien dans un spectacle d'humour?

R C'est une question que je me suis posée avant de me lancer avec ce spectacle, parce qu'il y avait un défi d'écriture. Comment faire pour mobiliser de gens pendant une heure trente autour d'un spectacle qui aborde sommairement

la théorie de l'évolution. Mais ça fonctionne, je pense. Les critiques sont très bonnes et les gens qui viennent repartent très contents.

Q Est-ce qu'il y a des gags qui survivent mieux que d'autres ou qui évoluent pour devenir encore meilleurs?

R Comme tous les spectacles d'humour, il va mûrir et il y a des choses qui vont s'ajouter et d'autres qui vont s'enlever. Mais pour le moment, je n'ai pas vraiment de projets de changement majeur, dans le spectacle. Je pense qu'il est à la bonne place. Il fonctionne, les gens comprennent, du moins ceux qui sont ouverts à ça. Parce que parler de la théorie de l'évolution, il y a des gens qui sont

réfractaires à ça. Moi j'ai dit souvent: si vous êtes réfractaires à ça, vous êtes mieux de ne pas venir voir mon spectacle, par respect pour vos valeurs à vous...

Q Des gens sont réfractaires pour des motifs religieux, de croyances?

R Je pense que pour des motifs de croyances, il y a des gens qui n'aimeraient pas entendre parler de la parenté entre homo sapiens, les chimpanzés et le bonobo, pendant le spectacle. Darwin est dans mon spectacle, si c'est quelque chose que quelqu'un ne veut pas entendre, c'est mieux de ne pas venir.

Q Tu écris beaucoup (plus d'une

dizaine de livres publiés), tu fais de l'animation et des chroniques dans les médias. Qu'est-ce que la scène apporte de différent dans ta manière d'être avec le public, de livrer tes réflexions aux gens?

R Pour moi la scène c'est un lieu de thérapie. Quand on écrit un texte pour les journaux, c'est un travail de solitaire dans un sous-sol et une fois que tu as publié le texte, tu n'as plus aucun contrôle au sujet de ce qu'il est devenu. Alors que dans l'humour, tu montes sur scène pour te soigner alors que les gens dans la salle ont l'impression d'être là pour se soigner, eux. Tout le monde est gagnant. C'est fantastique! Ça fait du bien d'être synchronisé avec 800 personnes ou même 1000 personnes comme à la salle [J.-Antonio Thompson] de Trois-Rivières, qui rient de la même chose que toi. Tu leur dis des choses et ils entrent en communion avec toi et tout le monde est bien en sortant. Pour moi, l'humour c'est une gracieuseté de l'évolution pour soigner notre gros cerveau. Notre cerveau, il est parano, il est hyperactif, il est anxieux, il abrite un hamster qui court tout le temps. De temps en temps il faut l'attraper et l'enfermer dans une cage. Et je pense que l'humour permet ça: c'est comme un ventilateur qui chasse les énergies négatives dans le cerveau le temps d'un spectacle. Des fois c'est plus durable...

Q Tu abordes quand même des sujets sérieux: la bêtise humaine, jusqu'où ça peut nous mener?... Ça peut être des sujets un peu préoccupants, qui peuvent nous rendre un peu anxieux, non? L'avenir de notre espèce, des choses comme ça...

R L'environnement, je l'aborde dans mes textes et beaucoup dans mes livres, des fois c'est dans les documentaires pour la télévision ou dans l'émission de radio que j'anime depuis une dizaine d'années. Mais le spectacle n'est pas là-dessus. C'est la bêtise humaine au sens très banal du terme. Il y a certainement un clin d'œil au mouvement féministe. Le gens le découvrent... je fais beaucoup de clin d'œil à sujet à propos de bonobos qui sont les seuls primates où les femelles ont pris le pouvoir. Les femelles bonobos, c'est un système matriarcal, et tout... Les gens vont rire beaucoup. Je dis souvent que c'est un spectacle qui cible trois lieux anatomiques, c'est-à-dire: l'rate d'abord, ensuite le cœur et l'esprit. Dans l'ordre: dilater la rate, un peu toucher le cœur, et stimuler un peu l'esprit, mais ça c'est juste un plus. Les deux premières cibles sont importantes pour moi, c'est-à-dire

Boucar Diouf est de passage à Shawinigan ce soir (complet) et le 1^{er} juin. Il sera à Trois-Rivières le 31 mars (complet) et le 4 octobre.

— PHOTO: RADIO-CANADA

faire rire généreusement, et après ça, ils rentrent aussi avec quelque chose dans le cœur. Ça c'est mes deux cibles de prédilection dans mes spectacles d'humour.

Q On reconnaît bien le style de Boucar Diouf quand tu énonces des perles de sagesse que tu attribues à tes ancêtres. Cela fait en sorte que les gens accordent une certaine importance à ton jugement. On te demande souvent de te prononcer sur des enjeux de société, sur les débats d'actualité... Est-ce que tu es à l'aise avec ce phénomène?

R Je n'ai aucun problème avec ça. Je pense même qu'on n'a pas besoin de me solliciter pour que je donne mon opinion sur certains débats de société. Je suis assez hyperactif du cerveau pour faire ça sans qu'on me le demande.

Q Qu'est-ce qui t'incite à accepter ou à refuser de te prononcer sur un sujet?

R C'est plus l'aiguille qui coud qui sommeille en moi. Ma mère disait souvent ça: pour régler une dispute, mieux vaut l'aiguille qui coud plutôt que le couteau qui tranche. Quand il y a un débat de société, j'aime bien essayer de regarder des deux bords et essayer de trouver un juste milieu.

Quand ça arrive, j'aime mieux prendre ma plume et écrire. Quand tu écris, tu choisis tes mots, tu les choisis minutieusement, tu prends ton temps, tu relis. Moi je peux passer une journée entière à écrire un texte de 800 mots, et chaque mot est choisi. J'essaie toujours d'être quelqu'un de mesuré. J'espère que les gens me voient comme ça. Je ne suis pas quelqu'un qui campe à l'extrême et qui hurle au gars de l'autre côté. Je cherche plus à ce qu'on se rapproche du centre pour se parler. Ceux qui se crient des obscénités à partir des extrêmes, que ce soit l'extrême gauche ou l'extrême droite, parce que les deux se nourrissent mutuellement, moi je leur dis: rapprochez-vous un peu du centre. Parce que la vie c'est au centre que ça se passe.

Q Il n'y a pas de sujets tabous, pour toi?

R Non, il n'y a pas de sujet tabou. D'habitude je m'arrange pour ne pas heurter les gens, parce que je n'aime pas ça. Heurter les sensibilités des gens, les heurter



sciemment dans leurs croyances... je ne cherche pas ça. C'est pour ça que j'aurais dû l'écrire sur mon affiche: si vous ne voulez pas entendre parler de la théorie de l'évolution, c'est mieux de ne pas venir au spectacle...

Q Ton spectacle situe l'être humain dans le règne animal, en comparaison avec ses proches parents primates. Il y a de l'intelligence dans l'histoire de l'humanité, il y a aussi de la bêtise. Qu'est-ce qui est le plus déplorable de la bêtise humaine, à ton avis?

R C'est quand c'est des bêtises dirigées vers d'autres personnes ou d'autres espèces. Je pense que la plus grosse bêtise des temps modernes, que je n'aborde pas de

front dans le spectacle, c'est d'avoir hérité d'une seule planète et de la détruire sans s'arrêter. On s'en va vers le précipice, toute la gang. On le sait qu'on s'en va là! Tous les signaux sont là et on préfère faire des sommets dans lesquels on se

3,5 milliards d'années et qu'on est tout en train de barbouiller. Le top du top de la bêtise humaine est là: c'est d'une tristesse épouvantable!

Q Et au contraire, quel trait de l'humanité t'apparaît le plus bénéfique pour notre espèce?

R Je viens de dire quelque chose d'épouvantable, mais partout où tu vas il y a des gens qui se mobilisent pour ouvrir les idées, et je pense que l'humain est capable du meilleur et du pire. C'est Hubert Rees qui a écrit: «Là où croit le péril croît ce qui sauve». Il y a aussi les gens qui ont la volonté de bien faire, de l'empathie; et pas juste de l'empathie, mais l'écologisme. Quand on parle d'humanisme, c'est toujours tourné vers nous.

L'empathie est plus large... l'écologisme c'est quelque chose de fantastique. C'est-à-dire que nous sommes une espèce parmi tant d'autres espèces sur la planète, et ce n'est pas parce qu'on a droit de vie et de mort sur les autres espèces qu'il faut les maltraiter comme on le fait. Pour moi c'est surtout ça le sentiment écologiste que beaucoup de jeunes commencent à avoir et qui énerve beaucoup de monde.

Q Irais-tu jusqu'à rejoindre le discours antiséciste?

R Non je n'irais pas là parce que comme j'ai dit, je ne suis jamais dans les extrêmes. Je suis au milieu. Mais je pense que pour la souffrance animale, il y a une part de vérité dans ce qu'ils disent. Ce n'est pas parce qu'on vous a dit depuis le début de l'humanité que vous êtes les seuls à avoir une âme et une conscience que vous êtes les seuls à souffrir. Donc dans l'écologisme, il y a quelque chose de plus que dans l'humanisme. C'est fantastique l'humanisme, mais l'écologisme est plus large. C'est d'avoir un espèce de respect et d'empathie pour tout ce qui vit.

À VOIR

Boucar et le Magtogoek

Boucar vogue entre la scène et les paysages côtiers de Rimouski, de Gaspé, de Tadoussac et de Québec pour faire découvrir à quatre jeunes, trois immigrants et un autochtone, cette région du Québec bordée par le grand fleuve Magtogoek.

À Télé-Québec : Samedi 11 mars 21 h 00

Rediffusions : Dimanche 12 mars 20 h 01 et vendredi 17 mars 22 h 00

demande quoi faire... Et chaque politicien revient dans son pays et dit: si ce que j'ai promis je le fais, je ne serai pas réélu, alors il continue. Ça c'est le top du top! C'est toute l'érosion du tableau que la nature a peint pendant plus de

TROIS QUATRE ET L'ORCHESTRE POP DE TROIS-RIVIÈRES EN CONCERT

LA FORMULE D'UN MARIAGE HEUREUX

FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

Il semble bien que Michel Kozlovsky a eu du flair en se tournant vers le groupe vocal Trois Quatre pour son concert des 11 et 12 mars avec l'Orchestre pop de Trois-Rivières. Les billets s'écoulent très bien, preuve que la perspective d'entendre un solide octuor de chanteurs spécialisé dans l'a capella mais pourtant flanqué d'un orchestre tout aussi solide séduit le public.

Cela dit, le pari n'est pas venu sans défi. Défis, devrait-on écrire. «Le premier de ceux-ci, convient le directeur musical, c'est que Trois Quatre, c'est un groupe qui se suffit à lui-même en spectacle. Ils n'ont besoin d'aucun instrument pour les soutenir. Il me fallait éviter que l'orchestre et les chanteurs se dédoublent et que ça fasse une trame trop chargée.»

Heureusement, un musicien d'aussi haut niveau que Michel Kozlovsky a talent et outils pour trouver les solutions. «Comme les chanteurs sont davantage dans le registre moyen-grave, on a fait en sorte de leur laisser cet espace en occupant le reste du spectre musical.»

«Il fallait s'assurer que le mariage soit bon mais comme les chanteurs ont parfois fait des ajustements à partir des partitions de base, on devait s'ajuster. Sans compter qu'il fallait doser les interventions de l'orchestre puisque les interprètes vocaux reviennent parfois à l'a capella.»

Il aurait pu ajouter la difficulté d'aller puiser dans toutes sortes de répertoires différents puisque le terrain de jeu de Trois Quatre est vaste: la chanson française, le rock québécois ou celui de groupes comme Queen, Manhattan Transfer, etc. «En ce qui me concerne, dit Michel Kozlovsky, cette variété est un avantage: ça ouvre toutes sortes de possibilités. Il m'a tout simplement fallu trouver des fils conducteurs pour différents blocs musicaux. On va présenter trois chansons d'Harmonium qui ont un lien naturel de la même façon que les chansons françaises ont un lien entre elles.»

«J'ai eu l'idée d'intégrer de la



«Il fallait s'assurer que le mariage soit bon mais comme les chanteurs ont parfois fait des ajustements à partir des partitions de base, on devait s'ajuster. Sans compter qu'il fallait doser les interventions de l'orchestre puisque les interprètes vocaux reviennent parfois à l'a capella.»

— Michel Kozlovsky

musique d'Ennio Morricone tirée de films comme *Le bon, la brute et le truand* ou *Il était une fois dans l'Ouest* offrant un autre fil conducteur.»

Quand un groupe vocal a la chance de compter sur la présence de Breen Leboeuf, il serait bête de ne pas puiser dans son répertoire à lui. Quitte à lui redonner un coup de jeune. «On donne un caractère différent à quelques pièces, annonce le chef



L'octuor trifluvien Trois Quatre sera en vedette du prochain concert de l'Orchestre pop de Trois-Rivières. Il est composé de, devant, Olivier Filion et Christian Bouchard. Derrière, de gauche à droite: Sylvain Gagnon, Patrice Thompson, Frédéric Dowd, Robert Aubin, Breen Leboeuf et Paul-André Bellefeuille.

d'orchestre. On donne un côté plus jazz à *De ville en aventure* alors que pour *Promenade sur Mars*, ça va être un petit côté bossa nova.»

LES SOLISTES D'ABORD

Il reste que ce concert mettra d'abord et avant tout en valeur tout le talent des huit chanteurs de Trois Quatre: Christian Bouchard, Breen Leboeuf, Robert Aubin, Olivier Filion, Frédéric Dowd, Patrice Thompson, Paul-André Bellefeuille

et Sylvain Gagnon. «Je n'aime pas demander aux solistes de faire ce qu'ils ne font pas d'habitude. C'est à l'orchestre de s'ajuster à eux. Il y a des choses que les chanteurs ne peuvent pas faire: un pizzicato sur un violon, des coups de cymbales, etc. L'important, c'est que ça ne vienne pas en conflit avec les voix et que ça n'alourdisse pas inutilement le propos musical.»

Le mariage de huit solistes et d'un orchestre de plus de trente musiciens dans un vaste répertoire populaire offre plein de promesses. Le public semble l'avoir compris: la représentation du samedi affiche presque complet et que celle du dimanche à est à près de 65% de la capacité de la salle avec quatre jours de vente à venir. «Je ne peux pas me plaindre de pareille réponse, convient Michel Kozlovsky. Nous nous en sortons

bien dans un contexte où ce n'est pas facile pour tous dans le milieu des arts de la scène.»

Son secret? «Je dirais que 70% de mon travail, c'est l'écriture musicale et la recherche pour offrir

des découvertes pour le public. J'expérimente toutes sortes de recettes mais toujours sans compromis et surtout, je veux que la musique soit pertinente, qu'elle ait un sens.»

Les deux représentations sont prévues à 19h30 samedi et à 14h dimanche à la salle Anaïs-Allard-Rousseau de la Maison de la culture. Les billets, au coût de 30\$ pour les adultes et de 15\$ pour les 17

Le mariage de huit solistes et d'un orchestre de plus de trente musiciens dans un vaste répertoire populaire offre plein de promesses. Le public semble l'avoir compris.

un contenu intéressant qui va plaire aux gens. J'essaie toujours d'inclure des pièces pour mettre l'orchestre en valeur le plus souvent avec des œuvres qui sont

ans et moins, sont disponibles à la billetterie de la salle Thompson (819-380-9797 ou 1-866-416-9797) ou sur le site de Culture Trois-Rivières (cultur3r.com).



ÉRIC BRUNEAU dans le rôle de Donald Lavoie

BENOÎT GOUIN

SYLVAIN MARCEL

ROSE-MARIE PERREULT

CRÉPUSCULE POUR UN TUEUR

Un film de RAYMOND ST-JEAN

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE

produit avec la participation financière de

cinéma québécois

SODEC Québec

TELEFILM CANADA

Québec

LE FONDS HANCOCK GREENBERG

Canada

en collaboration avec

CRAVE

Éditions Internationales

LA FORCE DES LIENS DU SANG



FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

Si Benoît Gouin met la même ferveur à s'investir dans tous ses rôles qu'il l'a fait pour son incarnation de Claude Dubois dans le film *Crépuscule pour un tueur*, on ne s'étonne pas que sa carrière ait été si fructueuse. Le Trifluvien d'origine a fait tout ce qu'un réalisateur peut espérer pour bien cerner son personnage de chef de gang.

«J'avais un attrait pour le sujet parce que je me souviens de ces années-là et des titres de journaux que je lisais là-dessus à l'époque. À travers mes recherches, je me suis aperçu que c'était une époque très significative dans le monde criminel au Québec. Plusieurs clans se partageaient des secteurs de Montréal et la violence était extrême dans la criminalité de ces années-là. Il n'y a rien que les pégreux ne faisaient pas subir à leurs victimes.»

«J'ai compris quelque chose de ces personnages-là: ce sont des gens qui ont eu une enfance difficile dans des quartiers durs et ils ont saisi que, grâce à la force du clan, ils pouvaient prendre leur place comme une pègre québécoise francophone. La chose qui m'a interpellé à travers tout ça, c'est que moi, je viens d'une grosse famille de dix enfants et je sais ce que c'est qu'un clan tissé serré. Tu sens profondément qu'aucun des tiens ne va te lâcher, jamais. J'ai reconnu ce trait chez les personnages du film.»

NE PAS JUGER

Benoît Gouin convient évidemment que leurs actions étaient répréhensibles, répugnantes même, mais il demeure fidèle à une règle cardinale qui régit la pratique de son métier: tu ne dois jamais juger un personnage. «Si je le juge, je ne peux pas le sentir et donc, pas l'incarner dans la vérité. Dans ce cas-ci, j'ai bien senti l'espèce de fibre familiale qui unit les membres du clan Dubois. Ils partagent la même



«J'ai compris quelque chose de ces personnages-là: ce sont des gens qui ont eu une enfance difficile dans des quartiers durs et ils ont saisi que, grâce à la force du clan, ils pouvaient prendre leur place comme une pègre québécoise francophone.»

— Benoît Gouin

soif de pouvoir, d'argent et sont unis par une loyauté absolument indéfectible.»

S'il s'est documenté jusqu'à rencontrer un chroniqueur judiciaire de l'époque qui lui a parlé du Claude Dubois qu'il a connu, une autre composante demeurerait essentielle à la composition de l'interprète: «Il me restait à lui donner ma propre incarnation que j'ai bâtie autour de l'idée de la famille. Donald Lavoie, le tueur à gages qui est le pivot du film a été abandonné dans un orphelinat par son père et ne lui a jamais pardonné. Il s'est trouvé une famille de substitution auprès des Dubois. Plus tard, il a trouvé une autre famille de substitution auprès de la police. Toute sa vie, il a cherché la famille qu'il n'a pas eue.»

Malgré les pratiques pour le moins barbares du chef de clan qu'il incarne, le comédien ne l'a pas abordé sous l'angle d'une

Le comédien Benoît Gouin incarne Claude Dubois dans *Crépuscule pour un tueur*. —FRANÇOIS GERVAIS

bête sanguinaire. «Il ne se salit pas les mains: il fait faire le travail par d'autres. La violence vient de Donald Lavoie et de Claude Dubois, lui, tire les ficelles. J'ai donc cherché à lui conférer une très forte autorité, une violence contenue mais dans la sobriété.»

D'où l'importance des silences, de certains regards chargés à l'excès. «En même temps, Claude Dubois a une affection véritable pour Donald Lavoie mais rien ni personne ne peut prévaloir sur le lien du sang qui unit les frères Dubois à la tête du gang. Il y a des enjeux carrément shakespeariens dans ça.»

POLYVALENCE

La carrière du comédien a ceci de remarquable, au-delà de sa constance et de sa durée, qu'elle lui a permis d'aborder presque indifféremment des rôles de bons et de méchants. Un cadeau inestimable. «J'ai fait les bons médecins, les bons psychologues mais aussi les gars sans scrupule comme Michel Gauvin/Mike Gauvin ou un tueur

dans la série *Casino*. Mon casting va aussi bien d'un côté que de l'autre et c'est ce que j'aime.»

«Dans *Les hommes de ma mère*, qu'Anik Jean est en train de terminer, je joue un bum très doux. La série Larry m'a offert le mariage parfait: un gars égoïste qui prend de mauvaises décisions et se fout des conséquences sur les autres mais avec une vulnérabilité extrême qui l'oblige à se protéger constamment. On voit ressortir cette vulnérabilité à mesure qu'on avance dans la série.»

Ses propos, ou davantage sa façon de les livrer, révèle une passion folle pour ce métier. Encore à 62 ans. Il explique. «Pour moi, le jeu, ça n'a jamais été vraiment mystérieux: c'est du jeu. Bien sûr, tu fouilles en toi, tu vas puiser des émotions pas toujours évidentes. Dans certains tournages, il m'arrive de m'isoler pour me garder à niveau de façon à être en mesure d'aller chercher certaines émotions au moment du "Action!". Ça fait partie du jeu. Je ne quitte jamais un plateau en disant que ça a été pénible. Ça peut être éprouvant à l'occasion mais ce

n'est toujours qu'un jeu.»

«Je suis le cowboy, tu es l'indien, tu me tues et je ressuscite deux minutes plus tard.»

Évidemment, l'entrevue le prouve, ce jeu se nourrit de passion, de curiosité, de lectures. «Si tu es le moindrement curieux, tu t'intéresses au sujet, tu cherches à mieux comprendre. Pour *Crépuscule pour un tueur*, j'ai lu plein de trucs, j'ai consulté des archives à la bibliothèque, je me suis documenté sur le personnage puisqu'il a existé et qu'il est toujours vivant, d'ailleurs.»

«Cette histoire me fascine mais je ne perds pas de vue que le scénario a été librement inspiré de la réalité. J'y injecte ma propre sensibilité, ma propre compréhension.»

Heureusement pour lui, il a rencontré en Raymond St-Jean, Shawiniganais d'origine, un réalisateur encore plus passionné que lui par le sujet mais surtout, tout à fait ouvert à la discussion. «Il a été impeccable. Brillant, généreux, très à l'écoute de nos propositions. Il a été très complice. Ça a été un réel plaisir de travailler avec lui.»

RÉÉCRIRE UN PERSONNAGE EFFACÉ

FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

Le parcours professionnel de la Trifluvienne d'origine Rose-Marie Perreault, loin de ralentir malgré son rythme exceptionnel, s'enrichit aujourd'hui d'un autre rôle intéressant dans un film d'un genre qu'elle n'avait pas abordé jusqu'ici: le film de gangsters. Dans *Crépuscule pour un tueur*, de Raymond St-Jean, elle incarne l'épouse de Donald Lavoie, tueur à gages pour le compte du clan Dubois au début des années 1980.

Si elle avoue un intérêt marqué pour le Québec des années 70, qu'elle est trop jeune pour avoir connues, elle admet du même souffle ne s'être jamais intéressée, avant d'aborder ce rôle, à la criminalité montréalaise qui a marqué ces années.

«J'ai su, en lisant le scénario avant de passer l'audition, que ce serait un film sur le crime organisé de l'époque et j'ai cherché à me familiariser avec cet univers très particulier à travers certaines recherches. Cependant, comme il n'y a pas de documentation sur le personnage de Francine que j'incarne, on l'a dessiné à notre façon. On était devant un canevas blanc.»

«Même que je posais des questions à Raymond sur Francine pendant le tournage parce que j'avais besoin de comprendre comment Francine pouvait se sentir. Elle est en arrière-plan de son conjoint et c'est accentué du fait que celui-ci ne la choisit jamais en priorité sur le clan criminel auquel il appartient. J'ai donc dû travailler à comprendre quel pouvait être son état d'esprit dans différentes scènes.»

«Ce à quoi on en est arrivés, c'est qu'elle est malheureuse dans sa situation d'éternelle seconde mais qu'elle n'est pas non plus blanche comme neige. Elle sait que son mari est impliqué dans des affaires malhonnêtes mais elle ne sait pas jusqu'où ça va. Elle est constamment tenue dans le secret.»

Quand l'état de la justice se resserre sur son mari, elle est confrontée à la douloureuse prise de conscience que, pour lui, elle passera toujours après sa loyauté envers son gang.

Malgré la discrétion de cette épouse bafouée, l'interprète arrive à donner de la texture, une humanité intéressante à ce personnage. «On comprend rapidement qu'ils ont eu leur lune de miel, explique-t-elle, et qu'il y a encore un lien intense entre les deux. Par contre, il arrive un moment de bascule dans le film où elle comprend que lui est allé trop loin et que ça constitue un



La Trifluvienne d'origine Rose-Marie Perreault maintient son étonnant rythme de travail et elle est de la distribution de *Crépuscule pour un tueur* de Raymond St-Jean. — FRANÇOIS GERVAIS

point de non-retour dans leur relation. Ils s'aiment mais l'amour, est-ce toujours suffisant pour qu'une relation dure?»

Rose-Marie Perreault partage toutes ses scènes avec Éric Bruneau, incontestable vedette de *Crépuscule pour un tueur*. Son interprétation à lui est particulièrement intense, ce qui a forcément eu un effet sur sa partenaire. «Jouer, c'est beaucoup répondre et recevoir ce que l'autre a à donner et il ne fait aucun doute que notre jeu va être différent selon le partenaire avec qui on travaille. C'est là qu'on comprend à quel point le casting d'un film est essentiel. Dans ce

film, honnêtement, je trouve que la brochette d'acteurs est absolument incroyable et que c'est une de ses très grandes qualités. D'un bout à l'autre, on retrouve toutes

est effacé mais il permet de découvrir un pan de la personnalité de Donald (Éric Bruneau). Elle révèle quelque chose de plus profond dans un bon film policier très hale-

mais ça lève le voile sur un pan de notre histoire. Les activités du clan Dubois au début des années 80 ont marqué le monde de la criminalité au Québec. Le cinéma, ça

sert à raconter des histoires mais aussi à se raconter en tant que société et ce film le fait de façon très habile.»

Ainsi qu'on le disait d'entrée de jeu, la carrière de Rose-Marie Perreault se poursuit à la vitesse d'une formule 1 si bien qu'elle sera très bientôt en vedette

dans une autre production cinématographique d'envergure, *La cordonnière*, du réalisateur François Bouvier, qui sortira sur les écrans dans quelques semaines à peine.

«J'ai su, en lisant le scénario avant de passer l'audition, que ce serait un film sur le crime organisé de l'époque et j'ai cherché à me familiariser avec cet univers très particulier à travers certaines recherches. Cependant, comme il n'y a pas de documentation sur le personnage de Francine que j'incarne, on l'a dessiné à notre façon. On était devant un canevas blanc.»

sortes de duos d'interprètes qui sont extraordinaires l'un avec l'autre. Je pense notamment à Benoît (Gouin) et Éric qui ont une relation fascinante.»

«Dans mon cas, mon personnage

tant. C'est le genre de film qu'il faut voir au cinéma pour en ressentir tout l'impact.»

«Je suis contente, poursuit l'actrice, parce que non seulement c'est un excellent divertissement

65

Scénario préhistorique

PASCAL LEBLANC

La Presse

CRITIQUE

MONTREAL — Adam Driver est l'un des meilleurs acteurs de sa génération. Son jeu est toujours juste. Celui qui a incarné Kylo Ren dans la dernière trilogie *Star Wars* incarne maintenant Mills, un pilote de vaisseau d'exploration spatiale. Sa prochaine mission doit durer deux ans. Cette plus longue absence lui permettra de gagner assez d'argent pour payer les soins de sa fille atteinte d'une maladie grave.

Alors que son appareil est sur le pilote automatique, il se retrouve dans un champ d'astéroïdes non répertorié. Seul passager qui n'est pas plongé dans un sommeil cryogénique, Mills est forcé de se poser d'urgence sur la planète la plus près. Il ne le sait pas et son ordonnateur de bord non plus, mais il s'agit de la Terre. Celle d'il y a 65 millions d'années, donc peuplée de dinosaures.

En seulement quelques scènes, on identifie les inspirations des réalisateurs et scénaristes. Ils ont entre autres puisé dans *Alien*, *Jurassic Park*, *Interstellar* et *Lone Wolf & Cub*. Il n'y a rien de mal à



Dans 65, Adam Driver incarne un pilote de vaisseau spatial se retrouvant malencontreusement sur la Terre d'il y a 65 millions d'années, à l'époque des dinosaures. — PHOTO SONY PICTURES, PATTI PERRET

emprunter de récits bien connus, pourvu que la proposition soit originale. Malheureusement, rien ne surprend vraiment dans 65.

Et ce n'est pas faute d'avoir essayé, car la liste des obstacles devant Mills pour revoir les siens est terriblement longue : blessures multiples, vaisseau endommagé, geysers

brûlants, terrains accidentés, dinosaures carnivores...

LES PLUS GROS EN DERNIER

Tourné majoritairement en pleine nature, 65 parvient initialement à rendre la Terre très menaçante. Adam Driver, un ancien *marines*, nous convainc également de l'immensité du défi.

Toutefois, plus on avance, plus on s'éloigne de sa performance au profit de dangers toujours plus grands. Au dernier acte, l'adversité est telle qu'elle devient risible.

Évidemment, c'est tout près du but que les plus gros dinos arrivent, visuellement impressionnants. Mais ça fait déjà longtemps qu'on sait que rien n'arrêtera le héros. C'est ce genre

de film.

D'ailleurs, si vous ne l'aviez pas deviné, Mills n'est pas seul dans l'aventure. Assez tôt dans l'histoire, il retrouve la jeune Koa (Ariana Greenblatt) dans l'une des cabines cryogéniques tombées avant l'écrasement.

Passablement de temps est accordé à établir une relation entre les deux. Le duo de cinéastes voulait certainement marquer le récit de quelques pauses plus attendrissantes.

Le résultat est cependant assez artificiel, comme si « tisser des liens » était un objectif secondaire de la mission principale.

En ce qui nous concerne, les objectifs « émouvoir », « effrayer » et « impressionner » n'ont pas été atteints non plus.

Au générique

Cote : 5/10

Titre : 65

Genre : science-fiction

Réalisateurs : Scott Beck et Bryan Woods

Distribution : Adam Driver, Ariana Greenblatt et Chloe Coleman

Durée : 1 h 33

SCREAM VI

Plaisir coupable

MARTIN GIGNAC

Collaboration spéciale

CRITIQUE

MONTREAL — Exploiter le passé à des fins nostalgiques : voilà l'adage de toutes les suites qui sont souvent déguisées en remakes. Mais contrairement à *Star Wars*, *Jurassic World* et autres *Ghostbusters*, *Scream* (Frissons en version française) s'assume complètement dans sa façon de piller son propre héritage.

Après un cinquième épisode plus ou moins satisfaisant qui se la jouait trop *méta* dans sa façon de rendre hommage au film original, le sixième tome propose une variation de *Scream 2*, sans doute le meilleur de la série. L'action est déplacée dans la Grosse Pomme (mais on reconnaît sans difficulté Montréal) et les scènes de meurtres s'avèrent plus violentes que jamais. Il n'y a pourtant rien pour déstabiliser les amateurs... ni les surprendre outre mesure.

rare idées inédites ne sont bien souvent que des prétextes aux préoccupations de l'histoire, comme les origines troubles de l'héroïne.

FINALE TIRÉE PAR LES CHEVEUX

Le plaisir futile du jeu réside plutôt dans toutes ces fausses pistes et ces mises en abyme, ces monologues sur le cinéma et ces séquences barbares. Cela démarre

en trombe par la tranchante introduction, avant de culminer dans une cauchemardesque escapade en métro. Deux rares endroits où les cinéastes Matt Bettinelli-Olpin et Tyler Gillett (réalisateurs du précédent volet) font enfin quelque chose de leur mise en scène. N'est pas Wes Craven qui veut.

Le traditionnel mélange de tension, d'horreur et d'humour fonctionne lorsque Ghostface fait

ressentir sa présence et se résorbe lors des moments plus explicatifs ou sentimentaux.

Domage que la révélation finale soit tellement tirée par les cheveux qu'elle finit par en devenir hilarante. Et que la distribution inégale axée autour de la jeune génération ne permette pas davantage à Courtney Cox ni à la revenante Hayden Panettiere (vue dans *Scream 4*) de briller. Ce qu'on peut s'ennuyer de Neve Campbell, absente pour des raisons salariales!

Ce sont surtout les amateurs qui apprécieront *Scream VI*, un pastiche référentiel, vide et divertissant, fait pour engendrer des suites.



Fraîchement installées à New York, Sam (Melissa Barrera, à droite) et sa sœur Tara (Jenna Ortega) sont à nouveau les proies de Ghostface, qui s'amuse à décimer leur groupe d'amis. — PHOTO PARAMOUNT PICTURES, PHILIPPE BOSSÉ

Au générique

Cote : 6/10

Titre : Frissons VI

Genre : suspense d'épouvante

Réalisateurs : Matt Bettinelli-Olpin et Tyler Gillett

Distribution : Melissa Barrera, Jenna Ortega et Courtney Cox

Durée : 2 h 2

FILM DE LA SEMAINE

CRÉPUSCULE POUR UN TUEUR

FASCINANT ASSASSIN

GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

CRITIQUE

Il y a quelque chose d'à la fois fascinant et effrayant à se replonger dans l'histoire du meurtrier Donald Lavoie sous la lentille du cinéaste Raymond St-Jean. Dans *Crépuscule pour un tueur*, Éric Bruneau campe avec une précision nerveuse cet homme qui a assassiné de sang-froid une trentaine de personnes avant de devenir délateur.

En nous ramenant aux dernières années actives de Lavoie, Raymond St-Jean propose une incursion dans un quotidien pas banal, indéniablement tendu. Il offre aussi un voyage dans le temps soigneusement orchestré, au tournant des années 1980.

À cette époque, Donald Lavoie (Éric Bruneau) travaillait depuis un moment pour la pègre mont-réalaïse et le gangster Claude Dubois (Benoît Gouin). Dans ce monde, pas beaucoup de respect pour la vie humaine et on n'hésite pas une seconde avant de tirer sur la gâchette. Pour un oui, pour un non, pour un simple soupçon.

Dans ce domaine, Donald Lavoie excelle et il a maintes fois prouvé son efficacité à son patron. Des circonstances changeantes vont toutefois faire s'effriter la confiance, si bien que le tueur à gages va voir venir le moment où on lui fera goûter à sa propre médecine.

C'est là qu'il tendra l'oreille au discours d'un enquêteur persistant (Sylvain Marcel), qui lui fera miroiter la création imminente au Québec d'un programme de

protection des témoins. Le criminel pourrait être le premier à en bénéficier s'il est prêt à vider son sac et à briser l'omertà.

À elle seule, la personnalité de Donald Lavoie a de quoi captiver. Une entrevue qu'il a accordée sur les ondes de CBC en 1982 et qu'on peut toujours visionner en ligne nous laisse découvrir un homme posé, qui rationalise ses crimes, qui exprime clairement ses motivations.

Il confie aussi à quel point il a trouvé facile de tuer.

Raymond St-Jean a très judicieusement intégré l'entretien à son film comme une clé pour comprendre le tourbillon de violence auquel nous sommes témoins lorsque Lavoie se plonge dans le feu de l'action.

Avec un charisme indéniable et une présence magnétique, Éric Bruneau insuffle un mélange

de contrôle et d'une tension constante à son interprétation. Un instinct de survie sur deux pattes, toujours sur le qui-vive.

Le personnage est complexe et le film expose sa brutalité sans la glorifier. Mais il ne le présente pas comme un monstre non plus. Il est un fils, un père, un mari, un frère... Mais quand vient le temps de se mettre au boulot, il devient une sorte de Terminator.

Le pire — ou le mieux, selon le point de vue... —, c'est que le tout est basé sur des faits vécus.

Au-delà du meurtrier lui-même, *Crépuscule pour un tueur* dépeint le contexte historique avec beaucoup de doigté. Le travail sur les décors, les costumes et les coiffures s'avère considérable. Ajoutons cette trame sonore

réjouissante et le retour dans le temps est complet.

Crépuscule pour un tueur est présenté au cinéma.

Au générique

Cote: 8/10

Titre: *Crépuscule pour un tueur*

Genre: Drame criminel biographique

Réalisation: Raymond St-Jean

Distribution: Éric Bruneau, Benoît Gouin, Sylvain Marcel, Rose-Marie Perreault

Durée: 1h46



Éric Bruneau dans le film *Crépuscule pour un tueur* — PHOTO FILMOPTION INTERNATIONAL

leNouvelliste 

ASSISTEZ À LA PREMIÈRE
SUIVIE D'UNE DISCUSSION AVEC L'ÉQUIPE DU FILM



LAURIE GAGNÉ LOUISE TURCOT THOMAS LAPOINTE

NOTRE DAME
DE MONCTON

Réalisation DENISE BOUCHARD Scénario MÉLANIE LÉGER

LE LUNDI 20 MARS À 19H
AU CINÉMA LE TAPIS ROUGE
PARTICIPEZ AU : bellefeuilleprod-concours.ca

L'annonce promotionnelle paraîtra le 9-10-11-12 mars. Le tirage aura lieu le 14 mars. 25 gagnants se mériteront un laissez-passer pour deux personnes. La valeur totale des prix est de 500 \$.

AU CINÉMA DÈS LE 24 MARS

bellefeuilleproduction.ca

ALEX NEVSKY

RETOUR À
L'ESSENTIEL

ISABEL AUTHIER
isabel.authier@lavoixdelest.ca

Les mots seront pour une prochaine fois. Pour son retour musical, Alex Nevsky a choisi de laisser la musique parler à sa place. Et ce qu'il a à dire sur *Même l'impossible fleurit* est d'une douceur infinie.

Intimes et simples, les neuf mélodies interprétées au piano ont profité des riches arrangements d'Antoine Gratton, portés par un quatuor de violoncelle, violon alto, flûte traversière et cor. Il en ressort une impression de calme et de profondeur qu'il cherchait à atteindre à tout prix.

«Je me fais un cadeau avec cet album. Je suis un fan de ce projet-là, comparativement à mes chansons que je ne veux jamais écouter! Je suis vraiment fier de le mettre au monde», glisse Alex Nevsky.

UN VIEUX RÊVE

On pourrait supposer qu'il profite ici de la vague néoclassique qui déferle, portée par Alexandra Stréliski, Chilly Gonzales et Jean-Michel Blais. Mais l'artiste nous ramène

gentiment à l'ordre en assurant que cet album instrumental est un rêve qu'il caresse depuis très longtemps.

«J'ai enregistré la première version de cet album en janvier 2020, mais elle n'est pas sortie. Il y avait une pièce sur cette version qui datait de quand je faisais la première partie de Yann Perreault, je ne sais plus en quelle année, raconte-t-il. Même à l'époque de l'École nationale de la chanson de Granby, en 2007, un de mes objectifs était de faire un jour un album instrumental. J'ai toujours adoré faire des pièces au piano, mais je me suis fait prendre par le succès avec mes chansons populaires.»

Il lui fallait aussi attendre d'être en mesure de le faire, car il avoue candidement ne pas être un pianiste classique. «J'aimerais tellement être meilleur. Mais je m'améliore de jour en jour!»

Parce que son grand plaisir dans la vie, dit-il, est de composer des mélodies. «Je peux ensuite décider d'y mettre des mots ou pas. Quand je compose, je ne me projette pas dans le futur, contrairement à une chanson où je me demande toujours si ça va pogner à la radio. Avec le piano, c'est l'inverse, c'est comme un paysage vierge où je peux me détendre.»

C'est donc en misant sur le dénuement, sans chercher à en mettre plein la vue, qu'il s'est lancé dans l'aventure de *Même l'impossible fleurit*. «C'est un truc du cœur.»

LE LUXE DU TEMPS

La double pause imposée par la pandémie et par son retrait de la sphère publique après avoir admis des comportements déplacés envers certaines femmes a forcé Alex Nevsky à remettre les choses en perspective. Et à goûter la valeur du temps.

«J'ai passé tellement de temps à planter des fleurs, à faire pousser des trucs et à me promener en forêt. C'est ce luxe de temps qui m'a permis de sortir cet album.»

Les pièces qui forment cet opus ont été composées sans intention précise, il y a plusieurs années ou plus récemment, au gré de ses émotions. La toute délicate *Poem*, par exemple, s'est imposée peu après la naissance de sa fille Claire.



«Ça n'a rien à voir avec moi qui donne des entrevues ou moi qui fais de l'argent. Ça, ce n'est plus important»

— Alex Nevsky



Dans une journée, fait remarquer Alex Nevsky, il peut s'asseoir 15 fois au piano pour 50 secondes ou pour une heure. De là peut fleurir la beauté.

En fait, la musique et la nature ont été les «deux portes» vers lui-même, celles qui lui ont montré l'importance du «ici, maintenant».

RETOUR AUX VALEURS

Si l'album sortira éventuellement en version «piano solo», Alex Nevsky tient pour le moment à offrir au public un spectacle fidèle à la version actuelle, c'est-à-dire lui au clavier, accompagné de son quatuor. Quelques dates commencent à se profiler à l'horizon.

«Je me rends compte que ce qui veut émerger, c'est l'envie de partager mes mélodies. Ça n'a rien à voir avec moi qui donne des entrevues ou moi qui fais de l'argent. Ça, ce n'est plus important. Le temps m'a permis de faire le tri dans mes valeurs et de mieux m'aligner avec qui je suis. Avant, il

y avait une quête d'argent. Là, je le fais pour l'amour de la musique, comme au début de ma carrière. J'ai ce même sentiment-là qui m'habite.»

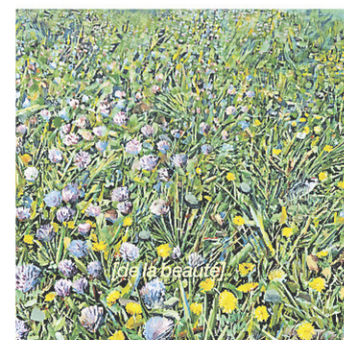
Ce n'est peut-être pas un hasard si, au fil de la conversation, il fait référence à son nom de naissance, comme pour rappeler qu'avant Alex Nevsky, il y avait Alexandre Parent. C'est d'ailleurs le nom qu'il emploie pour signer ses compositions.

Fort de cette «remise à neuf», il aborde ce nouveau chapitre avec confiance et espoir. «Je suis à l'aise, je n'ai pas honte. J'ai hâte de rencontrer les gens. Et surtout, je me sens tellement heureux de ressentir de la gratitude et de la reconnaissance. C'est quelque chose que je ne ressentais plus depuis des années. Je tenais ça pour acquis à cause du succès.»

Pour l'instant, c'est donc à travers les harmonies qu'il saluera son monde, mais les paroles émergeront, forcément. Il a déjà commencé à écrire quelques chansons...

C'est sans chercher à en mettre plein la vue qu'Alex Nevsky dit s'être lancé dans l'aventure de *Même l'impossible fleurit*. — PHOTO

LAWRENCE FAFARD



Même l'impossible fleurit paraîtra le 17 mars.

Prix littéraire des collégiens

En marge de la remise du Prix littéraire des collégiens, *Le Nouvelliste* s'est associé au Cégep de Trois-Rivières et au Collège Lafèche pour publier les critiques des romans en lice pour ce prix. Ce sont les professeurs qui ont choisi les textes parmi ceux rédigés par les étudiants.

À surveiller dans nos prochaines parutions...

■ **Enlève la nuit**
25 mars

■ **Morel**
15 avril

■ **Mélasse de fantaisie**
1^{er} avril

Quand résilience est synonyme de lâcher-prise

ALICE YOUNG

Cégep de Trois-Rivières

La lecture du roman *Le fil du vivant* d'Elsa Pépin procure une expérience physique qui transperce l'épiderme. L'autrice explore le thème de la dépendance en faisant ressortir ses antipodes. D'un côté, la protagoniste, Iona, se fusionne à son nourrisson par un lien parfois aliénant, parfois vivifiant. De l'autre, elle s'échappe de la rigidité quotidienne en consommant drogues et champignons magiques qui détruisent puis revigorent son corps: «Je suis dévorée par une multitude de bouches qui me siphonnent entièrement pour me pulvériser en mille parcelles. Je suis un fruit bouffé. Les abeilles m'ont bué. Elles feront du miel

de moi.»

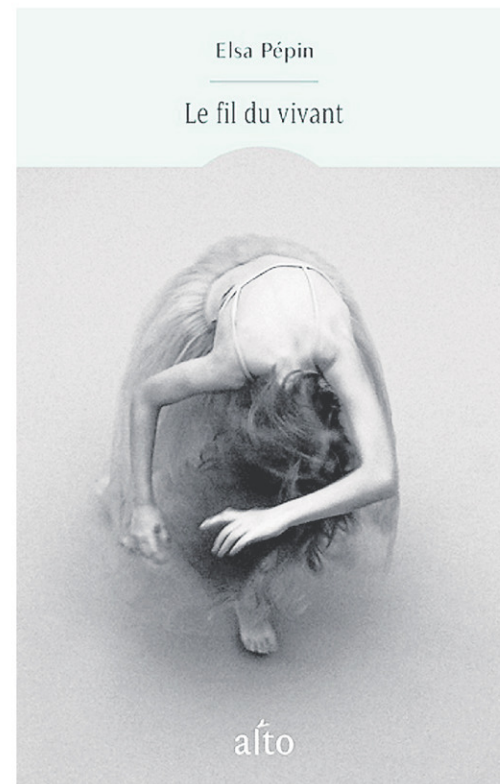
Ces expériences extrêmes s'entremêlent au sein du récit anxiogène dans lequel Iona et sa famille doivent quitter leur nid à Montréal, désormais ravagé par les conséquences du réchauffement climatique. Les réfugiés se forment une petite communauté au cœur de la nature dans le manoir familial de Nils, le père des enfants. Toutefois, la vie ne s'adoucit pas en marge de la métropole: les réserves de nourriture s'écoulent rapidement et l'électricité se fait rare, ce qui impose un retour aux méthodes naturelles d'approvisionnement. La crise révèle les failles de chaque personnage, allume la folie de certains et rassemble ceux qui réussissent à se concentrer sur l'essentiel.

Bien que le réalisme de l'univers perturbé

de déluges, de migrations de masse et de pénurie alimentaire fasse frémir même les moins écoanxieux, la narratrice propose une approche singulière aux défis sociaux et écologiques qui nous attendent: «Je n'ai jamais craint les situations critiques, les chutes, les embûches. La crise fait partie de notre avenir. Sans elle, il n'y a pas de changement possible.» Sans tomber dans un défaitisme nuisible, Iona s'adapte en acceptant la perte du confort de sa vie d'avant pour se concentrer sur un présent où tout est à rebâtir collectivement. Le fil du vivant nous permet de croire que la résilience coexiste avec un lâcher-prise libérateur.

PÉPIN, ELSA

Le fil du vivant, Québec, Alto, 2022, 229 p.



La tête inondée

MARILOU KÉGLE

Collège Lafèche

Le roman *Le fil du vivant* d'Elsa Pépin explore la dépendance, la maternité et les conséquences climatiques. Iona, mère de jeunes enfants, doit protéger sa famille des inondations dont Montréal est victime. Cette situation chaotique la replonge dans son passé déséquilibré. Elle s'interroge sur son devoir maternel et son besoin d'évasion, alors qu'elle a choisi un amoureux stable qui a cartographié sa vie: «Je suis un arc bandé vers le bébé, prête à bondir au moindre appel. Je suis aussi cet œil attiré par la leur derrière le rideau opaque

de la chambre à coucher. Je rêve de m'échapper par la fenêtre.» Pour les jeunes mamans, le sentiment d'identification est réussi.

Au départ, Nils, l'amoureux, avait tout prévu. Partir au fond des bois dans la somptueuse résidence secondaire de ses parents pour protéger sa famille: quoi de plus louable? Toutefois, au fur et à mesure, la petite famille devra vivre dans cette atmosphère néfaste où l'imprévisible attise les conflits, les manques, les mensonges, les peurs et les drames. L'imagination futuriste de l'auteure trace habilement les répercussions désastreuses des changements climatiques sur le microcosme familial.

Bien que l'attachement

parental d'Iona soit palpable, sa jeunesse scabreuse et ses soirées de débauches la hantent. Sa dépendance aux drogues est d'ailleurs décrite avec une précision et

La maternité, elle, reflète parfaitement le titre, car *Le fil du vivant* représente à la fois le cordon ombilical et la survie d'une humanité qui ne tient qu'à un fil.

parfois chorégraphié, ainsi que le langage sensuel et recherché éveille la sensibilité des lecteurs et amènent à la compréhension de cette déchirure sacrificielle intérieure: «Comme elles me manquent, ces vies d'avant. Comme j'en suis loin, recroquevilée sur l'enfant qui me bouffe le présent.» C'est avec la tête inondée de

«La lourdeur des descriptions liées à ce thème peut malheureusement devenir anxiogène pour certains. La maternité, elle, reflète parfaitement le titre, car Le fil du vivant représente à la fois le cordon ombilical et la survie d'une humanité qui ne tient qu'à un fil.»

un réalisme hors du commun. La lourdeur des descriptions liées à ce thème peut malheureusement devenir anxiogène pour certains.

Il serait facile de critiquer le comportement des mères tiraillées entre la maternité et la perte de liberté, mais le style poétique,

sentiments contradictoires qu'un parent donne la vie à une famille extraordinaire, même dans un contexte de fin du monde.



L'Orchestre Pop de Trois-Rivières

présente :

Le groupe vocal Trois Quatre

Samedi 11 mars à 19h30 et dimanche 12 mars à 14h
Salle Anaïs Allard-Rousseau

Adulte : 30\$ | Enfant : 17 ans et moins : 15\$ • Billets en ligne : culture3r.com
Orchestre Pop | Culture Trois-Rivières (cultur3r.com)
ou à la billetterie : 819 380-9797 | 1 866 416-9797
Informations supplémentaires : Orchestrepop3r@gmail.com



CONSTRUIRE L'HÔTEL DE SES RÊVES



FÉLIX LAJOIE
flajoie@lesoleil.com

Certaines destinations semblent presque trop belles pour être vraies. Le projet de rêve de l'entrepreneur québécois Daniel Langlois, en Dominique, fait partie de ce lot : un hôtel quasi autosuffisant, en harmonie avec la nature et la culture locale, récompensé pour son design et qui a également prouvé sa résistance aux ouragans. Bienvenue au Coulibri Ridge Resort.

Le rêve commence il y a plus de 20 ans, alors que Daniel Langlois, en véritable homme de projets, voyage un peu partout dans le monde.

À travers les complexes hôteliers et les petites stations balnéaires, il remarque une réalité déroutante.

«Je me retrouvais souvent dans de grands hôtels, avec une consommation électrique énorme, de l'eau disponible à volonté, mais les gens qui vivaient autour de ces lieux là avaient à peine accès à l'eau et à l'électricité», commence Daniel Langlois, en entrevue avec *Le Mag*.

Les rares endroits où les locaux avaient accès à l'électricité, celle-ci provenait de systèmes archaïques et polluants, comme des génératrices au diesel.

«Dans les endroits comme les tropiques, pour moi c'était une dichotomie qui n'avait pas de sens [...] toute la zone de cette planète a un potentiel de production d'énergie solaire énorme», continue l'entrepreneur.

Après plusieurs années à évaluer différents endroits dans le monde avec sa compagne Dominique Marchand, il trouve en 1997 l'endroit parfait pour établir un projet expérimental d'établissement

autosuffisant : la crête du Coulibri, en Dominique.

«Tout de suite en arrivant à la Dominique, je me suis dit : c'est l'endroit parfait! Ça n'a pas de sens, il n'y a pas d'autre endroit comme ça dans le monde», se souvient avec émotion M. Langlois.

La population de la Dominique — pays insulaire de l'archipel des Caraïbes, à ne pas confondre avec la République dominicaine — est petite et son gouvernement est indépendant. Cette proximité avec les locaux rendait l'endroit idéal, selon l'entrepreneur, pour éventuellement leur transmettre les connaissances acquises lors de la réalisation de son projet.

UNE EFFICACITÉ ÉNERGÉTIQUE SANS COMPROMIS

Afin de réaliser le projet rêvé, M. Langlois n'a jamais fait de compromis. Tout a été méticuleusement pensé et conçu pour fonctionner en autosuffisance énergétique. La construction de l'hôtel a démarré en 2001 et s'est achevée en décembre 2017.

Pour commencer, toutes les pierres qui ont servi à construire l'hôtel sont de nature volcanique et elles ont été extraites de l'emplacement même du complexe, en employant le plus possible des travailleurs dominiquais.

«Ç'a évidemment ralenti la construction. Il y a beaucoup de formation qui a dû être faite tout au long des travaux, car ce ne sont pas des techniques et des technologies auxquelles les gens ici sont normalement exposés. Mais c'était trop important qu'ils participent au projet. Et c'est la même chose pour le personnel de l'hôtel», soutient l'entrepreneur.

Ensuite, l'architecture des bâtiments a été élaborée pour emmagasiner deux éléments naturels essentiels à l'autonomie : l'eau et l'énergie solaire.

Un total de 280 panneaux solaires, d'une puissance totale de 150 kWh,



«On n'a pas développé de nouvelles technologies, on a développé l'intégration des technologies dans la construction du projet»

— Daniel Langlois





fournissent ainsi environ 90 % de l'énergie consommée par le complexe hôtelier. Le reste de l'énergie est fourni par deux petites éoliennes qui complètent l'ensemble.

Également, des citernes souterraines pouvant contenir jusqu'à 200 000 gallons d'eau ont été aménagées. Ces réservoirs sont remplis par l'eau de pluie qui ruisselle sur les toits et les autres parties du complexe, avant d'être filtrée.

Ces technologies n'ont rien de spectaculaire, selon l'entrepreneur. C'est plutôt leur application qui en fait des systèmes très efficaces.

«On n'a pas développé de nouvelles technologies, on a développé l'intégration des technologies dans la construction du projet. On est arrivés à une production énergétique très élevée et une empreinte environnementale quasiment nulle», souligne M. Langlois.

Par exemple, les toits ont été construits selon l'angle parfait pour que l'eau soit ensuite transportée vers les citernes.

Avec son jardin qui fournit les deux restaurants de l'hôtel en fruits et en légumes, ainsi que le poisson fourni par les pêcheurs du coin, le

complexe est en totale harmonie avec la culture et la nature locales.

Tous ces efforts ont permis au complexe hôtelier de devenir membre de Beyond Green, un organisme qui certifie les hébergements les plus écoresponsables de la planète.

DU LUXE SANS COMPROMIS

Le Coulibri Ridge Resort est composé de 14 unités, toutes équipées d'une terrasse et de l'air conditionné : des studios, des lofts ainsi que deux suites de style penthouse sont offerts. L'espace intérieur de ces chambres se situe entre 86 m² et 144 m² et elles disposent de toutes les commodités auxquelles on s'attend en formule tout inclus.

Certaines chambres sont disponibles avec une douche extérieure sur le balcon, d'autres avec une magnifique piscine privée. Elles disposent toutes d'une impressionnante prise de vue sur l'océan et la nature locale.

Deux piscines accessibles à tous, un service de massothérapie, une

salle de yoga, un accès Wi-Fi ainsi que plusieurs autres services sont offerts sur place.

«L'idée n'est pas de se priver, mais de montrer que c'est possible de profiter du luxe tout en étant en autosuffisance», soutient M. Langlois.

L'apparence intérieure et extérieure du complexe n'a pas été négligée non plus. Les matériaux aux couleurs boisées et terreuses forment un contraste parfait avec la verdure de la nature luxuriante.

Pour cette architecture réussie, le Coulibri Ridge Resort a reçu le prix du Grand Lauréat dans la catégorie Construction & Immobilier lors des 15^{es} Grands Prix du Design —un prestigieux concours québécois offrant un rayonnement à des projets d'ici et d'ailleurs dans le monde.

«Le prix qu'on a gagné, je pense que c'est fantastique parce que ça reconnaît un effort de design dans un but précis, qui n'est pas uniquement esthétique, mais qui est une belle balance entre efficacité énergétique et esthétique», se réjouit l'entrepreneur.

UNE RÉSISTANCE AUX OURAGANS ÉPROUVÉE

Le Coulibri Ridge Resort devait d'abord ouvrir ses portes en 2017. Toutefois, un obstacle de taille est venu brouiller les cartes : l'ouragan Maria.

Cette tempête, au départ relativement petite, a pris de l'ampleur jusqu'à la catégorie cinq et a fait plus de 3000 morts, dont une soixantaine en Dominique.

Pourtant, selon M. Langlois, l'hôtel est sorti totalement indemne de cette tempête, à l'exception de deux fenêtres.

«On a seulement eu deux fenêtres brisées, parce qu'on avait oublié de ranger une chaise de patio et elles se sont envolées», raconte-t-il.

Hormis ce petit pépin, tous les bâtiments et leurs composantes ont été épargnés. Encore une fois, selon M. Langlois, c'est la conception du bâtiment qui lui a permis d'être aussi résistant.

«Les panneaux solaires, par exemple, sont incrustés dans les toits, ce qui fait qu'ils sont protégés des intempéries», explique l'entrepreneur. Cet événement malheureux a donc prouvé que la formule élaborée par M. Langlois, pour construire un ensemble autosuffisant et résistant, fonctionne bel et bien.

Néanmoins, le reste de l'île était complètement dévasté. Le village voisin, Soufrière, n'a pas eu d'électricité avant un an et demi.

«Nous, ça nous a pris trois semaines juste pour défricher notre accès vers le village le plus proche, parce qu'il était jonché d'arbres tombés et de débris», soutient Daniel Langlois.

L'ouverture du complexe a donc été reportée, afin d'aider les habitants locaux à reconstruire leur village et à reprendre leur vie normale.

Le Coulibri Ridge Resort a finalement accueilli ses premiers visiteurs, sans tambour ni trompette, à l'automne 2022.

1 Partout sur le site, la vue sur la mer des Caraïbes est imprenable. — PHOTOS COULIBRI RIDGE RESORT

2 Le Coulibri Ridge Resort est composé de 14 unités d'hébergement. Les couleurs des suites rappellent celles de la nature dominiquaise.

3 Une des salles à manger du complexe hôtelier

4 Deux piscines qui se confondent avec l'océan sont accessibles à tous les visiteurs.



Le taux d'alcool moyen des bières de microbrasserie a tendance à baisser. — PHOTO 123RF

Le déclin des bières fortes

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



Les bières fortes ont longtemps été le porte-étendard des bières de spécialité chez vos détaillants préférés. Autrefois, on aimait comparer la richesse de ces bières avec les versions ultra-*light* et autres qui composaient la grande majorité des marchés. Mais les temps changent.

Vous connaissez fort probablement dans votre entourage un consommateur de bières de microbrasserie qui a amorcé ses découvertes il y a plus de 20 ans. Demandez-lui ses coups de cœur de l'époque et il vous nommera des bières bien maltées, riches, alcoolisées, souvent d'inspiration belge, et les qualifiera de bières fortes ou extra-fortes. C'est ainsi qu'on les nomme officiellement, car ce sont les exigences en matière d'étiquetage des boissons alcoolisées du gouvernement du Canada.

Vous connaissez également un consommateur de bières *light*, ultra et autres qui a toujours refusé de boire de la bière de microbrasserie, parce qu'elle a trop de goût ou qu'elle est trop forte. C'est le yin et le yang de la culture

microbrassicole au Québec. Mais la culture évolue...

Le taux d'alcool moyen des bières de microbrasserie a tendance à baisser, c'est un fait. Je me suis amusé à comparer différents types de bière et à observer l'offre de plusieurs brasseries; la tendance penche vers le bas. Y a-t-il un lien avec la diminution de consommation et l'intérêt de plus en plus marqué pour les bières sans alcool? La réponse semble beaucoup plus complexe, si on se fie aux décisions d'achat des consommateurs. Les bières fortes et extra-fortes n'ont plus la cote. Vive les bières « légères ».

Lorsque je demande aux consommateurs leur coup de cœur du moment, plusieurs aiment préciser qu'il existe différents moments de consommation. Un phénomène que l'on retrouve dans le vin et les spiritueux. On a toujours quelques « bonnes bouteilles » pour des occasions spéciales.

Du côté de la bière, il ne semble pas y avoir cette même tendance en fonction du prix, mais plutôt du taux d'alcool et du taux de sucre résiduel. Sans compter

l'intérêt de l'affinage et de l'offre produit.

Cela m'amène à remarquer que de très nombreux nouveaux projets brassicoles ont fait le pari de proposer des bières de « soif » plutôt que des bières plus maltées. On est dans les Pale Ales, lagers, pilsners et autres. Sur le marché, on retrouve encore des bières fortes et extra-fortes, sauf que les ventes ne suivent plus, à part quelques exceptions... et le marché de la bière vit encore de beaucoup d'exceptions. Et c'est sans compter les nombreuses variations d'IPA, passant de la double IPA à la session IPA.

Mais avez-vous remarqué l'augmentation d'IPA « légères » sur le marché? Les coûts de production y sont aussi pour quelque chose.

Est-ce un phénomène mondial? En voyageant dans beaucoup de pays occidentaux, j'ai remarqué le phénomène chez nos voisins américains et en Europe occidentale.

La vente de bière de « dégustation » en France et en Belgique, par exemple, se vit différemment qu'ici. Les grandes brasseries belges ont encore beaucoup d'influence sur les habitudes de consommation, mais force est de constater que leur volonté de proposer des bières fortes ou extra-fortes tient plus du savoir-faire que de l'intention de comprendre le marché. Les chiffres d'exportation semblent me donner raison.

IL Y A 15 ANS...

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE

Collaboration spéciale

Et puis, avez-vous survécu à la semaine de relâche? De notre côté, ce fut de justesse, mais nous avons tout de même

coulé des doux moments près du foyer à ressasser nos souvenirs. L'une des questions qui m'ont été posées était : « Le premier *drink* que tu t'es fait, c'était quoi? »

Très différent de la question usuelle, quel est le premier cocktail que tu as bu. On parle ici du premier cocktail que je me suis fait moi-même, comme un grand. Et après moult réflexions, c'était il y a 15 ans.

Mon premier gros voyage, en 2008, avec mon ami Jonathan. Voyez, durant ma vingtaine, j'étais un bon buveur de bière. Un inconditionnel des pubs irlandais qui se trouvait toutes sortes d'excuses pour prendre un moment avec ses amis après le badminton pour une bonne pinte de *stout*. À cette époque, vous m'auriez dit que je deviendrais le chef mixologue du premier bar à cocktails à Québec quatre ans plus tard, et je me serais bidonné une bonne demi-heure.

En 2008, donc, les fesses dans le sable chaud pour la première fois, quelque part à Miami Beach. Je résidais au condo des parents de mon ami et, en bons (vieux) adolescents que nous étions, nous sommes allés nous acheter une bouteille de vodka Absolut. Encore aujourd'hui, je peux voir cette bouteille dans le sable, sentir l'odeur du vent chaud qui se mélange à celui de la crème solaire. Je me rappelle aussi comment la qualité des oranges m'avait déçu. N'étions-nous pas au royaume de l'orange et du Tropicana?

Eh oui, vous l'aurez deviné, le premier *drink* que je me suis mélangé, c'était des vodkas jus d'orange en Floride, mieux connu sous le nom de Screwdriver. Il aura fallu beaucoup de soleil et un premier voyage dans le sud pour que je troque ma pinte de *stout* et, sans le savoir, m'intéresse pour la première fois à ce monde étrange des spiritueux.

Il y en a eu de la pluie sous les ponts depuis. Je vous offre donc un Screwdriver plus complexe, plus équilibré, que vous pourrez mélanger avec votre première « canne » de sirop d'érable de la saison!

Santé!

Screwdriver de course

INGRÉDIENTS

- 1 oz de vodka
- 0,5 oz de sirop d'érable clair, au goût délicat
- 0,5 oz de jus de canneberge pur Nutra-Fruit
- 2 oz de jus d'orange frais
- 2 oz d'eau pétillante
- Thym frais (pour décorer)

PRÉPARATION

1 Dans un verre haut (highball), ajouter tous les ingrédients, sauf l'eau pétillante.

2 Remplir de glace et mélanger jusqu'à ce que vos doigts deviennent froids.

3 Allonger d'eau pétillante.

4 Décorer d'une branche de thym frais.



— PHOTO MAËLLA LEPAGE

PLANÈTEVINS

Six excellents vins à découvrir

NATALIE RICHARD

PLANÈTE VINS

Collaboration spéciale
nrichard@gcmédias.ca



Il y a du renouveau dans l'air et dans nos verres. Voici quelques nouveautés et nouveaux millésimes que j'ai eu le bonheur de déguster pour vous cette semaine.

1 FIRRIATO LE SABBIE DELL'ETNA 2021

21,90 \$ • 14427638 • 12,5 % • 1,8 G/L

Le nouveau millésime de ce fabuleux vin volcanique de l'Etna, en Sicile, s'ouvre sur des notes minérales invitantes. Silx et pierre à fusil sont au rendez-vous dans une concentration saline, à saveur de pomme verte et de goyave. Un vin frais, éclatant, minéral, citronné et presque fumé en finale. À boire à l'apéro avec des olives et du salami de Gênes.

2 JEAN-FRANÇOIS MÉRIEAU TOURAINE L'ARPEMENT DES VAUDONS 2021

19,65 \$ • 12564233 • 12,5 % • 1,7 G/L

À surveiller l'arrivage imminent du millésime 2021 de cet excellent sauvignon blanc qui figure toujours parmi mes préférés. L'Arpent des Vaudons est une parcelle de 9 hectares de vignes qui ont entre 10 et 60 ans, et bien que ce fut une année plutôt compliquée en Touraine côté météo, c'est un joyau d'équilibre entre la complexité et la

fraîcheur. Le vin est floral, à la fois suave et énergique, une combinaison sublime pour un apéro avec des huîtres, des crevettes nordiques et un festin de crabe des neiges.

3 CASA FERREIRINHA PLANALTO RESERVA DOURO

13,45 \$ • 13189594 • 12,5 % • 1,7 G/L

Le terroir de Casa Ferreira est cultivé sur les terrasses abruptes du Douro depuis plus de 250 ans et produit quelques-uns des vins non fortifiés parmi les plus chers de la région. Comme entrée de gamme, le Planalto demeure un excellent choix pour les amateurs de blanc aromatique, aux notes de pêche et de fruits tropicaux, une combinaison qui harmonise bien les plats de style asiatique, le cari de crevettes au lait de coco et le saumon grillé servi avec une salsa à la mangue.

4 POGGIOTONDO CHIANTI 2020

18,40 \$ • 15106633 • 14 % • 3,4 G/L • BIO

Une nouveauté très emballante de la Toscane, du vignoble familial de l'œnologue Alberto Antonini qui, selon un sondage du magazine *Decanter*, est considéré par ses pairs comme l'un des cinq œnologues les plus influents de notre époque, au même titre qu'Aubert

de Villaine du prestigieux domaine de la Romanée-Conti. Le domaine Poggiotondo est situé entre Florence et Pise, sur 123 hectares de vignes qui partagent le terroir avec 2000 oliviers dans un paysage qui fait rêver. Le vin est élaboré avec beaucoup d'attention, en macération prolongée dans des cuves de béton et un élevage en grands foudres de chêne, pour un total de 20 mois. Le résultat est bien concentré et extrêmement soyeux avec des notes de cerise et d'épices, sur des tannins d'une grande finesse et qui perdurent. Parfait pour accompagner vos plats de pâtes.

5 POGGIO AL TESORO MEDITERRA TOSCANA 2021

30,25 \$ • 14041321 • 14 % • 2,4 G/L

Entre les collines et la mer Méditerranée, la région de Bolgheri est un terroir unique où les cépages comme le cabernet sauvignon, le merlot et la syrah rayonnent. Cet assemblage qui les réunit presque à parts égales en est un bel exemple. On y trouve une bonne concentration de fruits bien mûrs, mais aussi de la fraîcheur, les tannins sont souples et une jolie trame minérale accompagne la finale en longueur. Un rouge qui appelle le bifteck d'aloyau ou une entrecôte sur le grill.

6 CHÂTEAU DE ROUILLAC PESSAC-LÉOGNAN 2016

56 \$ • 12224669 • 13,5 % • 1,3 G/L



Un vin qui porte l'émotion et la passion de Laurent Cisneros et sa famille, installés au magnifique Château de Rouillac depuis plus d'une décennie. Discret à l'approche, élégant et riche en complexité de fruits noirs, réglisse et épices sur une fraîcheur acidulée, doublée d'une jolie amertume en finale. Le millésime 2016 est à la fois solaire et énergique, avec plus de structure et encore plus de potentiel de garde que 2015. J'ai eu la chance de redéguster récemment le tout premier millésime de cette cuvée, le 2010, qui n'a rien perdu de sa vibrance ni de son fruit, et

Trois bougies pour trois belles années de dégustation et de partage des meilleurs vins du moment.

À votre santé! — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, NATALIE RICHARD

qui continuera à se bonifier encore plusieurs années. La qualité du savoir-faire sur la longévité permet d'imaginer un potentiel d'au moins 20 ans de garde à ce nouvel arrivage (en quantité limitée).

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com



RECETTES

TARTARE DE BOEUF
À LA SYRIENNE

LES FILLES FATTOUSH
Adelle Tarzibachi
KO ÉDITIONS



› Donne 4 à 6 portions

Comme c'était le 8 mars mercredi dernier et que mars est un peu le mois des femmes du début à la fin, nous rendons hommage cette semaine aux femmes chefs, en commençant une équipe remarquable: les Filles fattoush, un collectif de femmes réfugiées syriennes qui ont une entreprise de traiteur.

Elles vendent aussi des épices qu'on retrouve maintenant dans plusieurs grandes surfaces et elles ont publié un livre de recettes, d'où vient ce boeuf tartare à la syrienne que les amateurs de tartares vont adorer. Il est important d'utiliser du boeuf habra, une viande de qualité broyée en une sorte de pâte de viande, vendue dans les boucheries moyen-orientales (n'utilisez surtout pas de bœuf haché du



commerce). Sinon, chez votre boucher, demandez de la noix de bœuf ou de l'intérieur de ronde, hachée deux fois. Ensuite passez la viande encore au robot avec 1 glaçon à la maison, pour obtenir la texture souhaitée.

INGRÉDIENTS

- 135 g (3/4 tasse) de boulgour fin (no 1)
- 3 c. à soupe d'huile d'olive, et un peu plus
- 1 c. à soupe de pâte de piments doux
- 1/2 c. à thé de sel
- 1 pincée de cumin moulu
- 1 oignon, coupé finement
- 500 g de bœuf habra
- Feuilles de menthe

CONDIMENT AUX NOIX
PIMENTÉ

- 50 g (1/2 tasse) de noix de Grenoble, hachées finement
- 2 c. à soupe d'oignon haché
- 2 c. à soupe de pâte de piments doux
- 1 c. à soupe d'huile d'olive
- 1 pincée de cumin moulu

PRÉPARATION

1 Préparer le condiment. Dans un bol, mélanger tous les ingrédients. Réserver.

2 Dans un tamis, rincer le boulgour à l'eau froide.

3 Transvider dans un bol. Ajouter 2 c. à soupe de l'huile d'olive, la pâte de piments doux, le cumin et le sel. Ajouter un peu d'eau et bien mélanger avec les mains jusqu'à l'obtention d'une pâte collante. Ajouter l'oignon et le boeuf, petit à petit, en mélangeant continuellement.

4 Étaler le tartare sur une assiette. Arroser du reste de l'huile d'olive, garnir de quelques feuilles de menthe et du condiment aux noix pimenté.

5 Servir aussitôt.

➤ RIZ RENVERSÉ AU BŒUF ET AUX AUBERGINES

LES FILLES FATTOUSH
Adelle Tarzibachi
KO ÉDITIONS



En cette semaine du 8 mars, nous rendons hommage à une équipe remarquable de cuisinières: les Filles fattoush, un collectif de femmes réfugiées syriennes qui ont une entreprise de traiteur. Elles vendent aussi des épices qu'on retrouve maintenant dans plusieurs grandes surfaces et elles ont publié un livre de recettes, d'où vient ce spectaculaire makloubé, un plat de riz renversé au boeuf et aux aubergines. Bon appétit et bonne journée de la femme !

➤ Donne 4 à 6 portions

INGRÉDIENTS

- 5 aubergines (600 g), coupées sur la longueur en tranches de 5 mm (1/4 po)
- 125 ml (1/2 tasse) d'huile végétale
- 300 g de bœuf haché
- 1/2 oignon (80 g), coupé en dés
- 3 feuilles de laurier
- 1 bâtonnet de cannelle
- 750 ml (3 tasses) d'eau
- 1/2 c. à thé de sel
- 1/2 c. à thé de sept-épices syrien (mélange de poivres noir et blanc, cannelle, cardamome, gingembre en poudre, clous de girofle en poudre, noix de muscade).
- 300 g (1 1/2 tasse) de riz
- Noix: cajou, pin, amandes... Au choix. Grillées.

PRÉPARATION

- 1 Préchauffer le four à grill (broil).
- 2 Badigeonner les aubergines d'huile végétale des deux côtés. Sur une plaque de cuisson, répartir les tranches d'aubergines. Cuire au

four de 3 à 4 minutes de chaque côté (surveiller afin qu'elles ne brûlent pas). Sortir du four et réserver.

3 Préchauffer le four à 300 °F (150 °C).

4 Dans une casserole à feu moyen, dorer le bœuf haché, l'oignon, le laurier et la cannelle dans 60 ml (1/4 tasse) de l'huile végétale en émiettant la viande à l'aide d'une fourchette jusqu'à ce qu'elle soit cuite.

5 Ajouter l'eau, le sel et le sept-épices. Porter à ébullition et faire bouillir de 3 à 4 minutes, puis ajouter le riz. Réduire le feu et couvrir. Cuire environ 15 minutes ou jusqu'à ce que le riz soit cuit et qu'il ait absorbé l'eau. Retirer du feu et laisser reposer 15 minutes.

6 Entre-temps, tapisser un moule rond de 20 cm (8 po) des tranches d'aubergines grillées réservées. Bien recouvrir le fond et les bords du moule (comme lorsqu'on fonce un moule à tarte).

7 Répartir le mélange de viande et de riz par-dessus et l'étaler avec les mains en pressant fermement. Cuire au four 15 minutes.

8 Renverser le makloubé sur une assiette et démouler. Garnir de noix grillées et d'une pincée de sept-épices.



— PHOTO MAUDE CHAUVIN, KO ÉDITIONS

➤ TABOULÉ

LES FILLES FATTOUSH
Adelle Tarzibachi
KO ÉDITIONS



➤ Donne 4 à 6 portions

En cette semaine du 8 mars, nous rendons hommage aux réfugiées syriennes en publiant des recettes des Filles fattoush dont cette salade bien

verte, préparée traditionnellement avec beaucoup de persil, incontournable des tables syriennes, où on la déguste en début de repas. Le taboulé est généralement servi sur des feuilles de cœur de laitue romaine, dont on se sert comme de petites cuillères extra croquantes.

INGRÉDIENTS

- 1 1/2 c. à soupe de boulgour fin (no 1)
- 125 ml (1/2 tasse) de jus de citron frais
- 2 tomates moyennes, coupées en dés
- 1 gros bouquet de persil frisé, haché finement (environ 150 g soit 6 tasses)
- 4 oignons verts, coupés en petits tronçons
- 180 ml (3/4 tasse) d'huile d'olive

- 1 c. à soupe de menthe séchée
- 1 c. à soupe de sel

PRÉPARATION

1 Dans un tamis, rincer le boulgour sous l'eau froide. Égoutter et transvider dans un bol. Ajouter la moitié (60 ml ou 1/4 tasse) du jus de citron et laisser tremper le temps de préparer le reste de la salade.

2 Dans le même tamis, égoutter les tomates.

3 Dans un saladier, mélanger le persil et les oignons verts avec les mains. Ajouter le boulgour réservé et les tomates égouttées, et bien mélanger de nouveau. Ajouter le reste du jus de citron, l'huile d'olive, la menthe séchée et le sel, et mélanger de nouveau. Vous pouvez aussi ajouter un peu de zeste de citron dans ce taboulé.



— PHOTO MAUDE CHAUVIN, KO ÉDITIONS

LES AS DE L'INFO

Avec le soutien de Desjardins



Si tu veux en savoir plus, commenter les articles, participer à nos concours et sondages, tu peux te rendre sur le site de ton média d'information

lesasdelinfo.com

Santé

Bientôt finies, les saveurs de vapotage!

Tu as sûrement déjà entendu parler de toutes les saveurs possibles dans les cigarettes électroniques. Savais-tu qu'elles contribuent grandement à la popularité de ces produits dangereux, surtout chez les jeunes? Pour régler ce problème, le gouvernement du Québec pense interdire les parfums dans les produits de vapotage. On t'explique!

UN PARFUM DE FRAISE... ÇA PEUT ÊTRE DANGEREUX?

Punch aux fruits, chocolat, érable, mangue, tiramisu... ça donne faim non? En plus d'être des collations délicieuses, ce sont également des saveurs de cigarettes électroniques.

Le vapotage est de plus en plus populaire, surtout chez les adolescents. Environ la moitié des élèves qui finissent l'école secondaire a déjà vapoté. Pourtant, la vente de cigarettes électroniques est interdite aux moins de 18 ans! Les experts pensent

que les saveurs attrayantes des cigarettes électroniques contribuent à leur popularité chez les plus jeunes. Il faut donc agir, et vite!

QUELS SONT LES DANGERS DU VAPOTAGE?

Plusieurs personnes pensent que vapoter est meilleur pour la santé que de fumer la cigarette. Mais attention! Vapoter comporte plusieurs risques très graves.

Les cigarettes électroniques contiennent des produits chimiques et des traces de métaux lourds. Les métaux lourds sont très toxiques pour les êtres vivants, même dans une toute petite quantité. Certains peuvent même causer le cancer, en plus d'être très polluants.

Ces produits nocifs causent des difficultés pulmonaires. Les jeunes qui vapotent disent tousser beaucoup plus et être essouffés lorsqu'ils font de l'effort.

En plus des produits chimiques, la nicotine, que l'on trouve dans

les vapoteuses et les cigarettes, crée une forte dépendance. Une dépendance, c'est quand tu as de la difficulté à te passer de quelque chose. C'est pourquoi les gens qui commencent à fumer ont souvent beaucoup de difficulté à arrêter. Tout ça peut affecter le sommeil, l'appétit, le contrôle des émotions et bien sûr, la santé.

DES SOLUTIONS!

Pour aider à diminuer l'envie des jeunes de vapoter, la Société

canadienne de pédiatrie, le Conseil québécois sur le tabac et la Santé publique recommandent tous de bannir les saveurs dans les produits de vapotage.

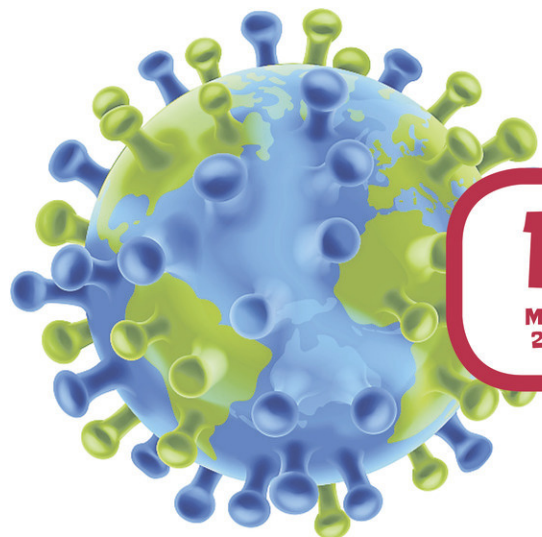
Un projet de règlement vient d'être soumis au ministre de la Santé du Québec, Christian Dubé. L'interdiction de ces saveurs devrait être adoptée au cours des prochaines semaines. **MARILYS BEAUDOIN, JOURNALISTE STAGIAIRE**



Les cigarettes électroniques contiennent des produits chimiques et des traces de métaux lourds

PHOTO ARCHIVES
LA VOIX DE L'EST,
JESSY BROWN

Éphéméride



11
MARS
2020

L'OMS déclare l'état de pandémie

Lors d'une conférence de presse, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) annonce le 11 mars 2020 que le coronavirus est désormais considéré comme une pandémie.

À ce moment, il y a environ 120 000 cas de COVID-19 dans 110 pays. On estime aujourd'hui qu'il y a eu plus de 650 millions de personnes qui ont contracté cette maladie. En mars 2020, le gouvernement québécois de

François Legault impose rapidement différentes mesures pour protéger la population. En moins d'une semaine, on annonce que les écoles ferment, que les rassemblements intérieurs sont interdits, que les vols en avion sont limités, que la distanciation sociale est encouragée, etc.

Les mesures mises en place varient selon l'évolution de la situation. Même si celles-ci, comme le

port du masque, la vaccination et le couvre-feu, sont imposées afin de tenter d'assurer la santé collective, beaucoup de personnes les critiquent. La plupart des restrictions sont levées au début de 2022.

En date de mars 2023, la fin officielle de la pandémie n'a pas encore été annoncée, mais la situation est bien plus contrôlée qu'auparavant, notamment grâce à la vaccination.

le petit P MAG.



C'EST PLATE...
QU'EST-CE QU'ON FAIT?



PHOTO 123RF/LIGHTWISE

Prépare de la tire sur neige!

Le mercure monte et le soleil se fait plus présent. Pourquoi ne pas profiter du beau temps dehors tout en se sucrant le bec? Rien de plus facile: d'abord, compacte de la neige bien propre dans un récipient peu profond et large. Réserve la neige à l'extérieur ou dans un congélateur pour qu'elle soit bien froide. Pendant que la neige repose, fait bouillir une canne de sirop d'érable dans un gros chaudron pendant une vingtaine de minutes (demande l'aide

d'un adulte pour ce faire). La température doit atteindre 115° Celsius (240 °F). Il est important de ne pas brasser le sirop, sinon il pourrait se cristalliser. Le mélange est prêt lorsque les gouttes de tire forment des petites boules molles dans un verre d'eau froide. Ensuite, verse le sirop sur la neige, prends ton petit bâton de bois, roule-le dedans, et déguste! Pour plus d'infos et des idées de recettes, consulte le site erableduquebec.ca **FÉLIX LAJOIE**

Mots d'enfants

L'été dernier, je suis allée au Jardin botanique, à Montréal, avec le fils de ma nièce, Frédéric. À un moment donné, il s'est arrêté de marcher et il m'a dit:

«Louise, tu me fais mourir les pieds»

Traduction: il était fatigué de marcher et avait mal aux pieds!

— Frédéric, 7 ans



FAITES-NOUS RIRE

Partagez les blagues et les phrases craquantes de vos enfants, en indiquant leur nom et leur âge, à lemag@lesoleil.com

LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**



- 1 Des motifs en moins sur le coussin
- 2 La poignée du chaudron en moins
- 3 Les fissures dans le mur
- 4 La patte du chien en moins
- 5 La hauteur de la chandelle
- 6 La bordure du chandelier
- 7 La couleur du coussin

JONATHAN B. ROY

PÉDALER VERS LE MONDE

PHILIPPE CHABOT
Le Soleil

QUÉBEC — Des dizaines de milliers de kilomètres à vélo entre déserts, mers et montagnes, sur des chemins de terre ou sur des accotements d'autoroutes bondées : Jonathan B. Roy ne parcourt pas le monde pour prendre de belles photos ou fracasser des records physiques, mais pour aller à la rencontre des gens, tout simplement.

Jonathan B. Roy était sur la route en vélo depuis un an lorsqu'il s'est fait offrir, par pur hasard, un emploi de juriste dans la capitale de la Malaisie, Kuala Lumpur. Il venait de pédaler la moitié du globe, un parcours 18 000 kilomètres en 14 mois; cette opportunité lui permettrait de reprendre son souffle.

Ce n'était toutefois pas la fin de ses aventures.

Alors qu'il écrivait le premier tome des *Histoires à dormir dehors*, il a replongé dans son périple. Chapitre après chapitre, il revivait son parcours avec un brin de nostalgie. « J'ai donc décidé de faire un petit voyage de vélo en Malaisie et, après quelques coups de pédale, je n'étais même pas encore sorti de la

ville que j'étais déjà excité à l'idée de recommencer cette vie-là. »

Il s'est alors lancé dans un nouveau périple à vélo, de 20 000 kilomètres cette fois. De la Malaisie jusqu'à Singapour, où il emprunte un cargo qui le transporte en Asie de l'Est pour finalement terminer son parcours dans la chaleur de l'Amérique du Sud.

Il documente cette expérience dans son nouvel opus, *Histoires à dormir dehors 2*. C'est un livre de vélo qui ne parle pratiquement pas de vélo. « Si j'avais voyagé en autobus, j'aurais peut-être parlé quelque peu de mes transports, mais ça n'aurait pas été le point focal du livre. J'aborde plutôt mes rencontres avec les gens », explique M. Roy. Son bouquin est d'ailleurs disponible en librairie.

PLUS FACILE DE VOYAGER EN VÉLO

Jonathan B. Roy préfère voyager en vélo pour sa simplicité. Il est complètement indépendant, sa bécane porte sa maison. Il n'a jamais le besoin de trouver un hôtel ou de coordonner ses transports. Il n'est pas obligé de suivre un chemin en particulier, tant qu'il se dirige dans la bonne direction.

Le vélo est aussi un bon moyen



Jonathan B. Roy ne jure que par le camping sauvage lorsqu'il n'est pas hébergé.

— PHOTO JONATHAN B. ROY



Le cycliste avance dans la Carretera Austral à l'ombre des glaciers. — PHOTO

JONATHAN B. ROY

pour traverser rapidement les frontières. « Entrer dans un pays par la terre est bien plus facile qu'à l'aéroport. En plus, personne ne ferait de la contrebande en vélo. On a fouillé mes sacoches que très peu de fois et, après être tombé sur mes vieilles bobettes sales, on m'a laissé passer. S'il y a une file à la frontière, les douaniers laissent même passer les vélos en premier parce qu'ils ont pitié », mentionne l'amateur de voyage.

Voyager sur deux roues laisse également le temps à Jonathan B. Roy de visiter et de prendre le pouls de la population locale.

« Pour moi, le vélo est le meilleur moyen de transport pour aborder des gens, car il est assez lent pour que les personnes qui te voient passer viennent à ta rencontre. Partout dans le monde, les gens sont attirés vers le vélo, ils veulent connaître mon histoire et je veux découvrir la leur. C'est probablement la même chose à pied, sauf que c'est beaucoup plus long », affirme M. Roy.

« LE CHAPITRE LE PLUS FOU À LIRE »

Notre aventurier a pédalé sur les routes éloignées du Paraguay pendant plus d'une semaine avant d'atteindre un village reculé. Fatigué et intrigué, il s'arrête à une épicerie où les produits sont en allemand et toutes les femmes ont les cheveux blonds tressés. Ça détonne du

paysage habituel.

« Mais où suis-je? » s'est-il demandé.

Il venait d'arriver dans une communauté mennonite. « Ça me faisait penser à des amish qui n'avaient pas totalement ignoré la modernité », explique Jonathan B. Roy.

Les mennonites, fervents croyants de la religion chrétienne anabaptiste, ont quitté l'Europe au tournant du 20^e siècle pour rejoindre les prairies canadiennes. Pendant plus de 20 ans, ils ont géré leurs écoles à leur manière afin de garder leur dialecte allemand. Cependant, un jour, les gouvernements du Manitoba et de la Saskatchewan leur ont imposé l'anglais à l'école, ce qui était inacceptable pour eux, qui voulaient conserver leur langue coûte que coûte. Ils étaient alors à la recherche d'une nouvelle maison. C'est ici que le gouvernement du Paraguay entre en jeu. Celui-ci voulait développer ses terres du milieu qui étaient habitées par quelques tribus nomades. Le pays sud-américain leur a donc cédé des terres, mais la route pour s'y rendre ne fut pas une promenade de santé.

« Les terres sont tellement isolées que ça a pris deux ans aux mennonites pour se rendre à destination. Ils devaient remonter les rivières et défricher le chemin, raconte le grand voyageur. Beaucoup ont fait demi-tour ou sont décédés, mais ceux ayant réussi à atteindre



les terres promises ont fondé une énorme coopérative laitière. »

La coopérative possède la ville et les habitants doivent faire partie de cet organisme. Les nouveaux habitants doivent racheter les années qu'ils ont manquées pour faire partie du clan. Tout passe par la coopérative, ce qui crée une communauté très homogène, explique-t-il.

Jonathan B. Roy a eu la chance de rencontrer un mennonite chez qui il a séjourné pendant une semaine. « Mes histoires sur le Paraguay portent bien sur la traversée du

désert, mais aussi sur le contexte qui a mené ces gens ici. C'est ce genre d'histoire hors de l'ordinaire que je veux raconter. »

LES « JOIES » DU CAMPING SAUVAGE

Tout au long de son périple, Jonathan B. Roy n'a jamais payé pour un espace de campement, il ne jure que par le camping sauvage lorsqu'il n'est pas hébergé. Cependant, ses nuits n'ont pas été de tout repos.

Durant son séjour en Amérique

du Sud, l'aventurier s'est retrouvé dans un minuscule village du Paraguay, au milieu de nulle part. Il a installé sa tente à l'arrière de la seule station-service qu'il a croisée depuis 300 kilomètres. Le seul hic : il y avait une seule lumière dans ce petit village, et c'était celle de la station-service.

« La nuit tombée, toutes les sauterelles des environs étaient attirées par la lumière, il y en avait tellement qu'elles formaient les pyramides d'Égypte. J'en avais dans mes cheveux, dans mes narines, partout sur moi », raconte-t-il.



Jonathan B. Roy cherche l'ombre pour s'y réfugier. — PHOTO JONATHAN B. ROY



Jonathan B. Roy à son départ de Kuala Lumpur. — PHOTO JONATHAN B. ROY

Il s'est donc éloigné de la station-service, sur une terre un peu plus reculée où des jeunes jouaient au soccer. Une fois sa tente piquée, ces mêmes jeunes lui ont pointé un terrier à environ un pied de son campement. Il s'agit de la maison d'un terrible serpent, une simple morsure suffirait pour signer son arrêt de mort. Les poumons arrêtent, les muscles se bloquent, le cou ne supporte plus la tête, c'est une mort en quelques minutes. Il s'est donc résigné à retourner dormir en compagnie des sauterelles.

Au Chili, Jonathan B. Roy a également eu la visite d'un animal peu amical. « Il rôdait et criait autour de ma tente. J'ai ouvert la porte pour voir à quel animal j'avais affaire et je suis tombé face à face avec un puma. » En Bolivie, un puma est même grimpé sur sa tente, mais celui-ci ne s'en est jamais rendu compte grâce à ses bouchons pour oreilles qu'il utilisait pour dormir.

Il y avait des serpents et des pumas, mais il y avait aussi des caïmans et des lions sud-américains qui habitaient dans les environs des routes. Afin de ne pas avoir à les affronter, le voyageur devait donc passer la nuit proche du chemin, dans le gravier.

« En raison de la température infernale, la roche avait tellement absorbé la chaleur de la journée, que j'avais l'impression de passer la nuit sur un four à raclette. Je dormais en étoile et je suais jusqu'à 4 h du matin et, dès 6 h, le soleil se pointait le bout du nez et le four était reparti sur broil », se remémore M. Roy.

SES PAYS COUPS DE CŒUR

Au fil de son périple, Jonathan B. Roy s'est créé une grille afin de classer les destinations qui l'ont charmé pour différentes raisons. Il y a des pays qui sont très beaux, d'autres qui possèdent une richesse culturelle et d'autres qui n'ont ni l'un ni l'autre, mais c'est ce qui fait leur charme.

Le Chili, selon Jonathan B. Roy, est certainement le plus beau pays.

« C'est un mélange entre l'Ouest

canadien avec aucune trace de civilisation à des kilomètres à la ronde et la Norvège avec ses nombreux fjords. C'est notre planète, mais il y a 5000 ans. »

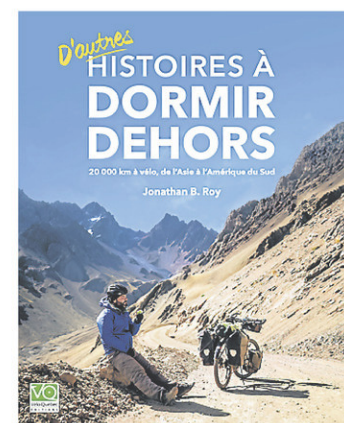
Son pays préféré est le Japon pour sa culture. « La culture est bizarre, mais pas bizarre négatif, plus un bizarre que même la nourriture du dépanneur est excellente. Un bizarre du genre que Tokyo, l'une des villes les plus peuplées du monde, est tout le contraire du chaos. » Ce n'est peut-être pas le meilleur pays pour pédaler, admet-il, mais on y retrouve la plus belle piste cyclable du monde qui saute d'île en île : la Shimanami Kaido. La location de vélo est même disponible sur place.

La troisième catégorie regroupe des pays qui ont un petit charme bien à eux. Jonathan B. Roy y place deux pays, l'Uruguay et le Paraguay. Tous deux sont dans l'ombre du Brésil et de l'Argentine, ce qui fait que les habitants ne tiennent pas les touristes pour acquis.

« Les personnes se battaient pour me recevoir et ceux-ci prenaient soin de moi, surtout après avoir traversé des milliers de kilomètres dans le désert, car ils savaient à quel point c'est une épreuve difficile. »

Comme quoi l'accueil des gens peut tout changer.

Jonathan B. Roy sera de passage à Québec pour présenter *Histoires à dormir dehors 2* au Salon Info-Vélo les 1^{er} et 2 avril, ainsi qu'au Salon international du livre les 15 et 16 avril.



plein air

LA SOLIDARITÉ DES FEMMES DANS LES LAMES

MARIE TISON
La Presse

MONTREAL — Les femmes prennent leur place en plein air, qu'il s'agisse de randonnée, de camping, de ski nordique ou d'escalade. Et lorsqu'on parle d'escalade de glace, Nathalie Fortin y veille particulièrement avec sa communauté Des femmes et des lames.

Nathalie Fortin est une des meilleures grimpeuses sur glace au Québec. Elle adore ce sport, qu'elle pratique depuis une vingtaine d'années. « J'aime l'engagement, j'aime me dépasser, dit-elle. Et passer une journée dehors l'hiver, ce n'est pas la même chose que l'été. Il y a toujours une satisfaction d'avoir, en quelque sorte, vaincu les intempéries. »

Elle aime particulièrement l'aspect changeant de la glace. « C'est différent du rocher parce qu'en général, la voie reste la même. En glace, on est vraiment lié à des facteurs que nous réserve la nature. La glace ne se forme pas toujours de la même façon. D'une année à l'autre, ou même d'une semaine à l'autre, ce n'est pas la même voie. C'est toujours un apprentissage. »

OUVRIR LE CHEMIN

Au cours des années, Nathalie Fortin a bien vu qu'il y avait moins de femmes que d'hommes qui grimpaient de la glace.

« J'ai voulu faire tomber ce mur-là avec des ateliers, raconte Nathalie Fortin. Ça leur donnait la possibilité de s'initier, puis de trouver des partenaires. »

Elle a voulu créer une initiative supplémentaire avec une

communauté sur Facebook, Des femmes et des lames. Les participants ont accès à un bassin plus grand pour trouver des partenaires et pour organiser des projets.

Alors que des écoles d'escalade — Laliberté-Nord Sud, Passe-Montagne, Attitude Montagne, Aventurex ou Chamox — offrent diverses formations spécialisées en glace, Nathalie Fortin les voit comme complémentaires. Ses ateliers et la communauté Des femmes et des lames regroupent uniquement des femmes, ce qui leur donne une couleur particulière. Le mode d'apprentissage est différent.

« Les filles me mentionnent pourquoi elles aiment grimper entre elles : ne pas sentir de pression de performance, ne pas être jugées, être encouragées, poursuit Nathalie Fortin. Je tiens à ce que ce soit une communauté positive, où



Nathalie Fortin en pleine action. — PHOTO FOURNIE, NATHALIE FORTIN



Escalade de glace au parc de la gorge de Coaticook. — PHOTO LA PRESSE, HUGO-SÉBASTIEN AUBERT

tout le monde est accepté. Ce n'est pas parce que tu grimpes moins fort ou que tu grimpes plus fort que tu dois avoir une étiquette. »

Dans ses ateliers, Mme Fortin tient compte des différences physiologiques entre les hommes et les femmes. Puisque celles-ci sont souvent moins fortes physiquement, il faut donc qu'elles soignent davantage la technique, qu'elles économisent davantage leur énergie. Nathalie Fortin leur donne des trucs à cette fin. Tout comme elle suggère des trucs pour combattre le froid.

LA BARRIÈRE DU FROID

« Beaucoup de mes amies de fille le disent, le froid, ça les arrête. Il y a plein de trucs qu'on peut partager. Par exemple, des fois, les gens serrent trop leurs bottes. Quand tu ne grimpes pas, tu peux les desserrer, ça améliore la circulation sanguine. »

Il s'agit également de porter des

mitaines et une doudoune pour assurer la personne qui grimpe.

« Souvent, l'hiver, on ne mange pas », note Nathalie Fortin.

« Or, boire et manger, ça fait augmenter la circulation sanguine, le sang a plus de chance de s'en aller aux extrémités. Ces ateliers-là, et la communauté Des femmes et des lames, c'est un endroit où on partage ces trucs. »

En général, les femmes qui participent aux ateliers de Nathalie Fortin ont déjà fait de l'escalade de rocher ou de l'escalade en gym, « mais ce n'est pas un préalable », fait-elle savoir.

Nathalie Fortin rêve de voir les femmes prendre d'assaut les cascades de glace, mais aussi les hautes montagnes. « Moi, c'est ça qui m'a amenée à la montagne. Parce qu'une fois que tu sais comment ça fonctionne, des piolets et des crampons, c'est de façon naturelle que tu as le goût de partir en montagne, de faire de l'alpinisme, de vivre des aventures. »